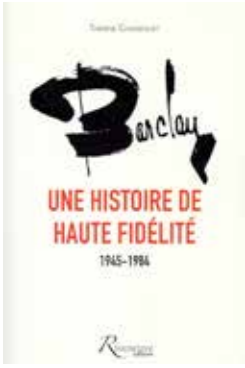
Les Copains d'la neuille

L'ACTUALITÉ DE LÉO FERRÉ

Automne 2017 / Hiver 2018 – N° 34 – 3 €

Barclay Une histoire de haute fidélité 1945-1984

Chef de projet artistique chez Barclay – elle a, en particulier, supervisé en 1989 l'intégrale *Avec le temps… 1960-1974* – Thérèse Chasseguet livre dans ce propos de « haute fidélité » – Riveneuve éditions, 160 pages, mars 2017, 18 € – l'histoire d'une maison de disques, le portrait de son directeur, une certaine idée de la chanson, cet art qui est, aussi, une industrie.



Elle raconte, ou donne la parole, à quelques figures emblématiques de la « famille », Gerhard Lehner à la prise de son, Jean-Michel Defaye aux arrangements, Richard Marsan à la direction artistique, qui disent leur collaboration avec Léo Ferré, leur proximité, leur méthode, les merveilleuses productions qu'ont été les Verlaine, Rimbaud et Baudelaire, d'autres disques.

Cette « histoire » présente un *Monsieur Barclay* un peu hagiographique, juste cependant, à préciser avec d'autres témoignages, d'autres regards, d'autres visions du métier. Elle raconte également des histoires d'hommes, un autre temps, des rencontres de toute éternité, celles que poursuit Thérèse Chasseguet avec ce livre, avec ses retrouvailles régulières, au bas de Montmartre, à reverdir le dernier abri de *Richard*.

Léo Ferré, de tendresse et de révolte

Depuis 2009, les éditions À dos d'âne font le pari de « réenchanter » le monde des ados. Principalement avec une collection sans Dieu ni maître, plutôt avec Des graines et des guides, en direction des huit-douze ans et plus. La collection – découvrir les femmes et les hommes qui ont changé le monde – se décline en plusieurs sections : culture du monde, cinéma, arts du cirque, sciences, arts visuels et présente, par exemple, Hannah Arendt, Dian Fossey, Mère Teresa, Marguerite Yourcenar, Germaine Tillion, Gandhi, Aimé Césaire, Jean Renoir, Alexander Calder, Théodore Monod. En musique et danse, Miles Davis, Billie Holiday, Isadora Duncan, Claude Debussy, Erik Satie, Jacques Brel, Georges Brassens. Et *Léo Ferré, de tendresse et de révolte*, en 2017.

Ces petits livres – 48 pages, 105 x 150 mm, 7, 50 € - associent un auteur et un illustrateur, un récit et une vingtaine d'illustrations en noir et blanc. Pour Léo Ferré, Luc Baba et Sophie Lecomte.

On y trouve des repères biographiques, des chansons à écouter maintenant, *Paris Canaille*, *Le Marché du poète*, *Elle tourne la terre*, *Le Piano du pauvre*, *Blues*, plus tard, *Madame la misère*, *La Mémoire et la mer*, *Avec le temps*, *La Vie d'artiste*, *Vingt ans*, l'homme et l'artiste entrelacés, la primauté de la tendresse et de la révolte, de l'amour et de l'anarchie, expliquée comme « le refus de toute autorité » plutôt que « la formulation politique du désespoir ». Les ados feront, un jour, le chemin qui réunira les deux définitions.

La pagination de la collection, le lectorat, obligent à quelques approximations, celle-ci, Léo Ferré « maltraité par certains prêtres ». On sait que Bordighera fut beaucoup plus grave. Cela n'enlève rien à la réussite du livre, le premier « Ferré pour enfants » : faire connaissance, faire mémoire, faire pousser quelques graines, prendre le pas d'un guide pour s'ouvrir à *La Mémoire et la mer*. Un livre à l'image du conseil que Cali donne lors de ses concerts : « Parents, faites écouter Léo Ferré à vos enfants », à glisser dans les poches, à côté d'un portable plein de chansons.

Un coffret regroupe les trois livres « chanson française » de la collection : *Georges Brassens, avec à la lèvre un doux chant*, *Jacques Brel, vivre à mille temps*, *Léo Ferré, de tendresse et de révolte*.

À une passante

Depuis quelque temps, 2016 précisément, le nom de Barbara Weldens s'imposait dans le monde de la chanson, des concerts, un CD, des prix et des récompenses accompagnaient son ascension, annonçaient des merveilles. Délaissant les vidéos, le CD, les articles et portraits de la presse écrite et parlée, ma rencontre se ferait, en cet été 2017, lors du festival Léo Ferré de Gourdon et de Barjac m'enchante, dans le face-à-face des concerts.

Le mercredi 19 juillet, aux alentours de vingt-trois heures, elle est arrivée à l'église des Cordeliers de Gourdon. Dix chansons plus tard, l'impensable survenait, son électrocution alors qu'elle descendait de scène, touchant le sol, les pieds nus. Un effroi indicible.

Un charme s'était installé d'emblée, une chanteuse haut perchée sur ses talons rouges, posés aussitôt en front de scène, un look en noir et blond, une dégaine un peu punk, l'invitation à écouter ses chansons d'amour. Deux ou trois mots, ses regards, sa présence ouvraient sur des promesses, une originalité, un climat, une voix sans pareille, l'habillage délicat du piano de Barbara Hammadi et du violon alto de Marion Diaques.

Les premières chansons, *Du pain pour les réveille-matin*, *Je ne suis qu'un chien*, *Je ne veux pas de ton amour*, reprenaient une insistante dualité, les rives opposées de l'amour, le bonheur et le malheur d'aimer, « je meurs la nuit sans toi », se battant avec « il n'y a pas d'amour heureux », l'attraction et la répulsion, un chant où la douceur le disputait à la dureté, la caresse au cri, à l'image des trois photos qui illustraient la couverture et le livret de son disque. En toile de fond se dessinaient une mélancolie tempérée par son aisance et ses engagements, sa générosité, les libertés prises avec les conventions de la chanson. Le bonheur simple d'être en scène, le bonheur démultiplié par le partage avec le public, avec ses musiciennes, un lien complice et amoureux, le même qui lui avait fait acheter, dans un collectif, le Théâtre de Pierres à Fouzilhon, le même qui annonçait son prochain album avec le groupe Les Oies Blanches.

Purple room, un peu blues, *Belle*, façon chanteuse réaliste des années 30, ont poursuivi l'enchantement, *Belle* conclue avec Finka, sa petite chienne dans un numéro vocalo-circassien plein d'humour, continuée par *La Fortune* de Léo Ferré : « Elle n'est pas de moi… Je ne la connais pas par cœur… Mais je l'aime… Elle est assez vieille », une feuille pliée à la main en aide-mémoire, une interprétation toute de sobriété et de classe, une chanson qui prévenait : « Si tu rêves / Ta vie brève / Passera comme passent les rêves » ou « Si tu chantes / Ta vie lente / Fil'ra comm' file une étoile filante » et qui se termine par « L'infortune ». Impudique et pudique tout à la fois, *Où sont mes nichons ?* dégageait d'autres codes, larguait d'autres censures, chanson manifeste sans en prendre l'air, féministe en diable, en légèreté et en malice, agrandissait sa palette chansonnière, sublimée par *À mes flancs*.

Le piano de Barbara Hammadi qui se pose délicatement, la voix de Marion Diaques élevant un lamento magnifique, l'entrée de son alto, voix et instruments à l'unisson, interminable introduction, interminablement belle. Agrippée à son micro, les yeux fermés, chanson toute en « je », Barbara Weldens chante son passé et ses regrets, ses douleurs et sa lucidité, une litanie, son futur et ses certitudes. À mesure, son regard s'ouvre, ses mains se libèrent, spectacle en soi, ponctuant son chant, l'appuyant ou l'allégeant dans un crescendo qui s'*amsterdamise* pour s'apaiser en final. *À mes flancs*, où on devine Brel, où on entend une chanteuse exceptionnelle de rayonnement, une voix de toutes les couleurs, spectateurs embarqués, subjugués par ce talent fou. Immense chanson, de celle qu'on rencontre rarement, celle qui serre au plus près son interprète, qu'on garde dans trois versions, toujours accompagnée par Barbara Hammadi, lors de *Chanson Boum !* d'Hélène Hazéra (France-Culture, 19 mai 2017), avec la guitare de Christophe Boucher sur le CD, avec l'alto de Marion Diaques dans un concert au Théâtre de Pierres (24 septembre 2016, disponible sur YouTube).

Il y a eu, encore, *Alice*, *Le Grand H de l'homme*. Barbara Weldens est redescendue de scène. Elle l'avait fait pendant *Alice*. Cette fois, micro en mains. L'irracontable, le désespoir de ses musiciennes et de ses proches, des organisateurs du festival, de Marie Ferré, des spectateurs. L'inacceptable coïncidence de la première rencontre et de la mort.

Dimanche 30 juillet, Barjac m'enchante n'a pas remplacé Barbara Weldens programmée avant Yves Jamait. Comme chaque artiste des soirées du château, elle avait choisi et enregistré un poème d'avant concert, une série imaginée par Jean-Claude Barens, *L'instant des souffleurs de vers*. Elle a proféré *Contre !* d'Henri Michaux, poème de fureur et de violence, dans une vérité, une énergie impressionnantes, mots domptés, exercice funambule, un adieu déchirant. Trois titres ont, ensuite, été diffusés, suivis de longs applaudissements, le public debout. Le spectacle « a repris ses droits », de nombreux spectateurs dans l'incapacité de tourner la page et prendre part au concert de Jamait.

Dans le chagrin restent ses chansons, un sublime autoportrait de l'artiste en chanteuse : « Mon style, c'est tous les styles, je suis tout le monde, je suis un slam qui palpite, un tango en colère, un rock qui se brise, une valse qui s'épanche, une cantate à bout de souffle. Je suis n'importe qui, un ventre, un poumon, une gorge, un outil de chair abritant nos brutales émotions », le vol arrêté d'une inoubliable passante à qui on n'a pu dire combien on l'avait aimée.

François André

Les photos de couvertures sont de Serge Fechet, Saint-Étienne.
Celle-ci-dessus de Khôm, Gourdon.

Éditorial
Page 1 – *À une passante*

Recherches et études
Page 4 – *Léo Ferré et le démon de l'antithèse* – Marc Bubert
Centre Léo Ferré, Aulnoye-Aymeries

Les Musiciens
Page 9 – Tony Hymas, *Un son orchestral* + Jean-Paul Dessy, *Tombeau de Léo Ferré*

Mon Ferré
Page 16 – *Ferré doit-il être ? Ferré est.* – Cédric Villani

Spectacle
Page 18 – *Jour Ferré !*

Radio / Internet
Page 20 – Antenne d'Oc et Colette Brogniart + Radio Libertaire et Davou + SCL avec Chris et Sylvie

Papiers Ferré
Page 22 – *La réserve* + *C'est nul, c'est beau*

Décès
Page 23 – *Françoise Travelet, 1946-2017* – Jacques Layani

Pages 2 et 3 de couvertures
Livres – *Barclay Une histoire de haute fidélité 1945-1984* + *Léo Ferré, de tendresse et de révolte*
CD-DVD – *Intégrale Léo Ferré et ses interprètes vol. 2 1957-1962* + Gilles Poulou

Nos remerciements les plus amicaux à celles et ceux qui ont apporté leur contribution à ce numéro :
Chris et Sylvie, Colette Brogniart, Marc Bubert, Davou, Jean-Paul Dessy, Marion Diaques,
Jean-Luc Goffinet, Tony Hymas, Christiane Passevant, Gilles Poulou, Christelle Raffaëlli, Mark Richard,
Carmine Torchia, Cédric Villani, B. Zon.
Serge Fechet et Khôm.
Jacques Layani et la famille Ferré.
Rinaldo Maria Chiesa et l'imprimerie Nencini.

Les copains d'la neuille est publié grâce au soutien de **La mémoire et la mer**,
1, avenue Henri-Dunant, 98000 Monaco – Tél. : 00 377 92 16 75 30
ISSN : 1771 – 0871
Directeur de publication : **François André**
Comité de rédaction : **François André, Claude Braun, Jacques Layani**
Lettrage du titre : **Charles Szymkowicz**
Maquette et mise en page : **Rinaldo Maria Chiesa** dit **Rinaz**

Abonnement : 15 € pour 5 numéros
À : **François André, 111, Clos des Libellules, 73290 La Motte Servolex**
Anciens numéros : 3 € le numéro, 6 € le n° 26, 93 € les 32 premiers numéros – inclus le CD du n° 7
Courriel : francoisandre2@club-internet.fr
Internet : lescopainsdlaneuille.hautetfort.com
Et : leo-ferre.com

Léo Ferré et le démon de l'antithèse

Dans un entretien télévisé, Léo Ferré déclare : « Moi, j'ai jamais besoin de m'exprimer, c'est ça le problème. J'ai pas besoin de m'exprimer. Je m'exprime parce que c'est comme ça, parce que ça s'est trouvé comme ça. » Voilà une bien curieuse posture, apparemment contradictoire, entre l'absence affirmée du besoin de s'exprimer et l'expression effective de cette pensée. Le glissement de deux phrases négatives à l'affirmation « je m'exprime » forme antithèse : par ce jeu sémantique, le poète amplifie la réelle opposition entre « le besoin » énoncé deux fois et le hasard présenté à deux reprises aussi sous la forme des expressions périphrastiques « c'est comme ça » et « ça s'est trouvé comme ça ». Comme son discours, l'écriture de Ferré est extrêmement riche en antithèses, quand les figures d'analogie sont habituellement majoritairement employées en poésie.

L'antithèse semble une analogie inversée. Cette inversion imprègne toute la poétique ferréenne : « Pour le moment, je voudrais codifier l'incodifiable », écrit-il sous forme d'antithèse dans *La Solitude*. Le renversement de l'habituel, du trop bien établi, est une constante du discours et de la pensée de Ferré. L'histoire littéraire rapporte la recherche du Beau par la comparaison et la métaphore, puis Baudelaire et Verlaine conçoivent le Beau dans le « Mal » et « l'Impair » ; enfin, loin des Romantiques et de leur usage rhétorique de l'antithèse, la création de Ferré lui donne une nouvelle dimension qui, sous sa plume, devient vision du monde.

Complexité du monde et discours antithétique

L'écriture de Ferré reste un invariant tout au long de sa carrière. Constamment, il revient sur ses poèmes, les modifie, les enrichit, les morcèle, les remodèle. Il crée une œuvre en mouvement perpétuel, à l'image de son esprit à la recherche perpétuelle du sens du monde. Il « étai[t] dans le cabinet des métaphores »[1] pour donner du monde l'image qui lui échappe. Mais les métaphores détournent son regard de l'objet à saisir par l'entendement et l'orientent vers un autre objet déclaré similaire. Ferré ne détourne pas le regard, les métaphores ne suffisent pas. Alors, il provoque souvent chez les autres des critiques peu amènes, des griefs violents qui relèvent d'apparentes contradictions dans son discours et ses créations. Comment dire la complexité du monde, sa propre polysémie, ses propres contradictions ? « Je ne suis qu'un voyant embarrassé de signes » écrit Ferré dans *Il n'y a plus rien*. Ainsi naissent les idées, les expressions, les vers antithétiques.

Pour Ferré, l'antithèse est inscrite dans le monde. Dans *Vitrines*, il chante le « Jambon d'York garanti Villette », où la juxtaposition implicite de l'ersatz parisien et du lieu d'origine contrôlée dénonce la fallacieuse duperie du commerce. Dans le *Psaume 151*, deux oxymores, la mise en relation grammaticale de mots de sens opposés, constituent une puissante double antithèse de l'inconcevable : dans « La nature d'acier pousse des fleurs chromées », Ferré affirme l'emprise de la culture de l'automobile sur la nature menacée. L'antithèse permet de mettre en lumière la coexistence avérée de deux réalités contradictoires. Dans *L'Imaginaire*, « Les coqs du matin feront la sieste le matin » : l'antithèse chante l'espérance métaphorique d'un autre fonctionnement possible du monde. Chez l'homme, « Les mains giflent, les mains caressent »[2] : l'antithèse figurerait dans la nature des choses… *L'Homme lyrique* est défini par antithèse : « Tu traînes languissant ton sourire tragique ». L'oxymore « sourire tragique » fait émerger le sentiment intérieur à la surface du visage : l'intériorité s'y révèle. Les aléas de la vie humaine aussi font l'objet d'une présentation antithétique lorsque « Les portes du destin s'entrouvr[e]nt par hasard »[3] ou que « La source et le cloaque / Ça dépend du contexte ».[4] La

[1]. *Le Style.*
[2]. *Ibidem.*
[3]. *Les Musiciens.*
[4]. *Le silence ne téléphone jamais*, repris dans *Basta.*

pensée même est faite d'antithèses. Dans *La Méthode*, la série de quatorze articles de loi contient ceci : « Art. 6 CASSER L'ORDRE / Art. 7 CASSER LE DÉSORDRE / Et lui mettre une grande barbe ». Le monde semble constitué d'antithèses.

L'antithèse fait partie intégrante de la conception même de son œuvre par Ferré. Les titres de certaines chansons se répondent de manière antithétique. Après *Merci mon Dieu*, Ferré chante *Thank you Satan* : l'opposition se limite au titre parce que, dans les paroles, le sujet est identique, traité avec une ironie croissante, de la malice au persifflage. Dans le texte en prose *Le Conditionnel de variétés*, une série d'antithèses est mise en place : des phrases qui mettent en scène un personnage s'achèvent sur le second membre explicite de l'antithèse. Ainsi le « Premier Ministre britannique » est « incompétent », le « ministre de l'Intérieur […] canaille », le « prisonnier […] jugé pour la forme ». Dans l'ode intitulée *La Vendetta*, Ferré présente une succession d'objets, de matériaux, d'êtres vivants et de concepts sous la forme d'un groupe nominal étendu antithétique ; un poème-liste de quarante-huit antithèses dans la veine d'un Mathurin Régnier ou d'un Michel Butor, dans *Mobile* !

Dans toute l'œuvre, l'antithèse est davantage qu'inscrite au cœur du réel ; elle sourd du monde appréhendé par Ferré : « Il suffit qu'un berger passe, avec son troupeau, pour qu'aussitôt je m'identifie au spectacle de la laine bientôt tondue, aux effrois de l'égorgement, aux fourrures prolétaires, aux protestations syndicales, aux carêmes chiffrés ».[1] L'image virgilienne ou tout droit sortie d'un roman pastoral est envisagée avec une autre grille de lecture : à l'image bucolique se substitue, comme par inversion, la compassion pour les victimes bêlantes. Dans *Technique de l'exil* qui s'ouvre sur cette image anti-bucolique, Ferré explique : « Dans l'association de pareilles idées il y a ce mouvement irréversible de la pensée qui nous domine, ce déroulement totalitaire qui nous soumet à ce qui n'est pas nous, aux mots-pensées qui ne sont pas nos mots, aux racines imposées qui remontent aux calendes indo-européennes ». Ferré mène un combat sémiotique contre le sens imposé des mots, voire contre le sens imposé des phénomènes du réel. Sa perception du monde ne peut passer par le changement des mots : l'hermétisme qui en résulterait rendrait la communication impossible. Mais il peut inventer des mots ou, plus efficacement, changer la relation des mots entre eux. Les mots qui s'opposent sont juxtaposés pour dire le surgissement du monde de Ferré dans notre monde à nous, pétri d'héritages et d'habitudes. « […] un marteau-piqueur qui fait de la dentelle »[2] s'impose à nous parce que Ferré nous assigne cette réalité augmentée, en usant de l'antithèse. C'est pourquoi, au sein d'« une solitude peuplée, [qui est] le sens de notre condition sociale »[3], Ferré connaît « l'exil » dans ses constructions réthoriques : cet exil de l'écrivain « est une forme de la réflexion », au sens où les mots qu'il juxtapose se réfléchissent comme dans un miroir. Ils ne sont pas tout à fait eux-mêmes parce qu'associés par antithèse. Chaque vers à antithèse présente un nouvel objet signifiant indivis et non deux facettes opposées ou contradictoires. Dans sa poésie, inspirée du surréalisme, l'antithèse, c'est la chair du vers, sa substance, et non pas seulement son embellissement, son apparence. Ferré construit *La Vendetta* comme Hiéronymus Bosch structure un tableau. Il ne s'agit pas de l'accumulation chaotique d'éléments disparates, mais d'une « chaosmose »[4], une cosmosgénèse du chaos.

L'écriture contrapunctique de Ferré

Ferré a évoqué dans *Basta* sa conception de l'inspiration : « Je suis dicté […] Alors je copie cette voix qui m'arrive de là-bas, je ne sais, qui m'arrive, en tout cas, et je la reconnais chaque fois ». Serait-ce cette voix qui lui impose l'usage de l'antithèse ? À lire dans *La Vendetta* « C'est un tracteur pensant qui crache de l'avoine » ou « C'est le béton qui fait du gringue à Michel-Ange », ou encore « C'est l'impair qui se prend pour deux fois deux trop tard », il

[1]. *Technique de l'exil.*
[2]. *La Vendetta.*
[3]. *Les Idoles n'existent pas.*
[4]. Terme emprunté par Pierre Sterckx à Félix Guattari pour désigner la création d'un monde organisé par le désordre (*Jérôme Bosch ou la Fourmilière éventrée*, Bruxelles, 2014).

semble que le principe de causalité soit effacé, que le temps soit aboli. Ferré transcrit, sous la dictée, dit-il, la logique de la chaosmose. L'antithèse installe une synchronie d'éléments habituellement inscrits dans la chronologie,[1] d'éléments anachroniques.[2] Elle met en scène la concommitance du distinct.[3] L'indistinct n'existe plus : « C'est l'addition qui se soustrait de ta machine ».[4] Par son choix de l'antithèse, Ferré donne de la consistance à l'instant présent, à son instant présent, celui de l'émergence de l'idée poétique, mêlé à notre instant présent, celui de la découverte d'un aspect de la chaosmose par l'auditeur-lecteur. Quand Daniel Bensaïd écrit qu'« on prétend souvent qu'il faut vivre avec son temps. Ce temps se meurt. Faudrait-il aussi pourrir et disparaître avec lui ? »[5], Léo Ferré fait le don par sa poésie antithétique de son refus de la logique immuable du temps. Ferré ne s'y soustrait pas : son style est immuable, la recherche de son style est permanente ; il écrit « pour l'an dix mille » qui, en logique de chaosmose, sera le présent. Le poète l'explique dans *La Vendetta* : « C'est la neuvième fois et c'est toujours la Joie ». Sa création poétique, « C'est un papier perdu qui se souvient d'Homère ». La voix qui lui dicte sa chaosmose est purielle. Les poètes qu'il aime parlent à travers lui. User de l'octosyllabe au XX^{e} siècle : c'est la voix de Villon présente. Le vers de neuf syllabes ? C'est la voix de Verlaine. Ferré transpose le passé dans le futur, c'est son présent d'artiste. Pour *L'Homme lyrique*, « Le Temps marque les points Vive la Liberté ». Il définit les poètes comme les créateurs de chaosmose, sous forme antithétique dans les vers :

Ils mettent des couleurs sur le gris des pavés
Quand ils marchent dessus ils se croient sur la mer [6]

Ferré est créateur du désordre dans sa forme la plus pure, la chaosmose. Pour ce faire, il applique ce qu'il énonce dans *Le Chien* : « Il faut tuer l'intelligence des mots anciens ». Lorsqu'il observe la poésie contemporaine, il émet un regret : « le contexte d'humus et de fermentation qui fait la vie n'est pas dans le texte ».[7] L'antithèse entre « fermentation » et « vie » permet à Ferré de fusionner la décomposition des mots et la composition du texte. Destruction et création simultanées sont l'apanage du poète, « Époux châtré de Polymnie ».[8] Sa poésie est comme celle de Verlaine et de Rimbaud, elle est « le verbe cassé, pilé, repris ; c'est la parole recueillie moribonde au détour d'un cliché et revêtue, nourrie, libre à nouveau de faire longtemps rêver les déclassés… ». L'antithèse contribue à « la syntaxe du vers [qui] est une syntaxe harmonique – toutes licences comprises ».[9] La nouvelle harmonie naît de l'osmose des contraires, de l'organisation d'un thème et de son contrepoint : les deux termes d'une antithèse interagissent comme deux lignes mélodiques distinctes et superposées. « Il faut que l'œil écoute le chant de l'imprimerie »,[10] écrit Ferré. Par les jeux incessants de l'antithèse, le poète se métamorphose peu à peu en instrument de musique et en vers poétique :

Je suis l'orgue de ceux qui n'ont plus de musique
Et mes trente-deux pieds m'empêchent de marcher [11]

Son écriture se fait contrapunctique : les lignes mélodiques respectent des règles où les dissonances, les antithèses, sont fondamentales. Elles créent une forme de mouvement mélodique disjoint à la source duquel se trouve le désordre.

Dans sa chaosmose poétique, Ferré développe et intègre toutes les formes de désordres : « C'est en refusant que nous créons », clame-t-il dans *L'Anarchie*. Il instaure le désordre langagier. Le sens de certains mots subit une révision antithétique : « Le désespoir est une forme supérieure de la critique. Pour le moment, nous l'appellerons « bonheur », les

1. L'avoine crachée par un tracteur.
2. Michel-Ange et le béton.
3. Impair et « deux fois deux ».
4. *La Vendetta.*
5. Daniel Bensaïd, *Une lente impatience*, 2004.
6. *Les Poètes.*
7. *Préface à Poète… vos papiers !*
8. *Poète… vos papiers !*
9. *Préface à Poète… vos papiers !*
10. *Ibidem.*
11. *La Muse en carte.*

mots que vous employez n'étant plus « les mots » mais une sorte de conduit à travers lequel les analphabètes se font bonne conscience ».[1] Le désordre antithétique s'insinue au cœur même des mots : dans *Paris*,

Y'a des mots qui font d'la musique
Et qui dérangent l'alphabet [2]

Ferré s'amuse des désordres historiques, ce que certains qualifient de pratique subversive. Dans *Mon Général*, le poète se pose en antithèse :

J'vous racont'rai l'Histoir' de France
Des fois que vous comprendriez…

Les manifestations surnaturelles sont l'occasion pour Ferré d'installer le désordre de l'antithèse dans l'ordre établi de l'univers :

De notre terre à ciel perdu
De nos fusils à cicatrices [3]

Dans *Allende*, il espère, sous forme d'une antithèse, l'épiphanie du Bien, entendu comme un désordre bouleversant l'ordre moral chilien du moment : « Quand le Bien peignera la crinière du Mal ». Ferré pratique la mise en désordre : l'antithèse devient un principe structurant de la création littéraire.

Exercice poétique de l'*Eingedenken*

Léo Ferré invente une logique basée sur l'antithèse. Son poème *Basta* commence par l'affirmation de cette méthode particulière qui lui est « dictée » : « Quand j'emprunte des paradoxes, je les rends avec intérêts ». Il crée des poèmes dont l'harmonie est celle des tensions contraires évoquées par Héraclite. Dans *Le Style*, Ferré reprend l'image philosophique pour définir la poésie comme « une fureur qui se contient juste le temps qu'il faut, pendant que se bande l'arc, là, au milieu de la flèche ». Les deux termes de l'antithèse forment un nouvel équilibre logique semblable à celui de la corde et des branches de l'arc. La poésie ferréenne est animée du mouvement contrapunctique de la révolte et de l'espérance. Ses créations alors s'élèvent au niveau d'une utopie telle qu'Ernst Bloch la définit par la musique.[4] L'épiphanie de la chaosmose est l'objet de l'art poétique et musical de Ferré. Il invite l'« Homme taylorisé » à entendre l'utopique chant de l'« homme lyrique », son propre chant prophétique.

En tant que créateur, Ferré se livre au processus que Bloch appelle l'*Eingedenken artistique*, un concept dérivé de la « mémoire involontaire » proustienne. Appliqué à l'art, l'*Eingedenken* pourrait se traduire par « incrustation d'une image mentale ». Le poète Ferré s'abandonne à une contemplation extatique d'images, ce qu'il appelle « je suis dicté » et, dans le cas des antithèses, « j'emprunte des paradoxes ». Ces images accaparent pour un instant toute son attention et lui semblent plus réelles que la réalité qui l'entoure. Il interprète par antithèses ce qui a eu lieu comme non absolument achevé. Par exemple, dans son journal *L'An soixante-huit (Je donnerai dix jours de ma vie)*, il déclare, à la date du 8 janvier, qu'« une certaine tristesse, même écrite, ça n'est pas la tristesse. Tout ce qui est communicable n'est pas fini ni parfait ». La tristesse est définie par sa propre négation, dans une phrase à l'antithèse radicale. Plus loin, à la date du 9 janvier, c'est par la simultanéité des contraires qu'il définit son état : « Aujourd'hui j'ai été triste et gai, à la fois. Le don d'ubiquité sentimentale, probablement ». La lecture de *Basta* permet d'accéder au lieu de cette ubiquité. Ferré y explique : « Je suis le porte-parole d'un monde perdu, présent pour moi, d'un monde auquel vous n'avez pas entrée parce que si tu y entres, dans ce monde, tu perds pied et deviens inédit ». Ferré use de l'*Eingedenken* comme d'une archéologie de potentialités pures. Son esprit donne naissance aux antithétiques « paroles vives »[5] sur lesquelles, « une musique se modèle ou ne se modèle pas ». Les textes écrits eux-

[1]. *À mon enterrement.*
[2]. *Paris.*
[3]. *Merci mon Dieu.*
[4]. *L'Esprit de l'utopie* (1918).
[5]. *Chanson.*

mêmes sont envisagés comme des données de l'*Eingedenken*. Ferré ne considère aucune œuvre comme parvenue à son stade final, achevé. Tout texte passé est à penser, à envisager comme forme, contenu ou amorce d'un écrit futur. Mallarmé décrit ce phénomène dans son poème en prose *Le Démon de l'analogie* : « Je résolus de laisser les mots de triste nature errer d'eux-mêmes sur ma bouche ».

Ferré crée une œuvre non linéaire. Elle est bien plutôt un recueil de constellations, au sens que donne Walter Benjamin à ce mot dans *Le Livre des passages*. Dans chaque vers ou chaque phrase contenant une antithèse, Ferré opère une critallisation : chaque pensée présente « est déterminé[e] par les images qui sont synchrones avec [elle] ». Le premier terme des antithèses ferréennes émerge du passé du langage commun, du passé des textes antérieurs aussi, et se cristallise au moment de l'écriture avec le second terme surgi du présent en un concept porteur d'une utopie. « L'autrefois rencontre le Maintenant dans un éclair pour former une constellation »[1], écrit Benjamin. La manière ferréenne d'écrire son monde est un cheminement qui relève d'une transcendance inversée. Il présente cette transcendance dans une proposition antithétique de *La Solitude* basée sur l'opposition entre « devenir » et *non-être* : « Je voudrais m'insérer dans le vide absolu et devenir le non-dit, le non-avenu, le non-vierge par manque de lucidité ».

Baudelaire faisait du poète un albatros, par analogie. Ferré, lui, écrit : « Je cause et je gueule comme un chien »[2]. Que penser de l'antithèse « je cause et je gueule » ? Dans la pensée cartésienne, la conjonction d'addition « et » est illogique, la simultanéité des actions incompréhensible ; on attendrait la conjonction disjonctive « ou » qui indiquerait que cela dépend du moment, de l'humeur du locuteur. L'antithèse « je cause et je gueule » est une constellation : quand le poète « cause », il « gueule » et inversement, simultanément. Il n'est point de contradiction si la lecture s'effectue en pensant en termes de logique de la chaosmose. La redondance de la conjonction « et » et du radical latin co-[3], présent dans « comme (un chien) », symbolise la nature hybride de l'artiste *Je-chien*. Comme le chien peut-être, le poète attend, fidèle, la survenue des mots à dire et à « gueuler » parce que, comme l'écrit Maurice Blanchot, « Quand tout s'est obscurci, règne l'éclairement sans lumière qu'annoncent certaines paroles ».[4] Ferré est ce poète-là, qui se livre au démon de l'antithèse et qui, dans *Je chante*, écrit « Ne plus écrire enfin, attendre le signal ».

Marc Bubert

Centre Léo Ferré, Aulnoye-Aymeries

Léo Ferré et le démon de l'antithèse est une communication donnée par Marc Bubert dans le cadre des Rencontres annuelles du Centre Léo Ferré d'Aulnoye-Aymeries, le samedi 3 décembre 2016. Probablement les dernières Rencontres.

L'assemblée générale tenue en mars 2017 a livré un constat sans appel : la volonté politique et financière insuffisante, l'absence de médiatisation, le petit nombre d'adhérents et de spectateurs et, de fait, la « fatigue » de ceux qui portent l'association depuis le début. L'année écoulée n'a pas fait évoluer la situation. Une assemblée générale extraordinaire proposera la dissolution du Centre.

Pour autant, les membres du Centre ne rendent pas les armes. Un collectif informel s'est créé – Francis Beauvillain, Patrick Détrain, Robert Horville, Serge Lallemand, Marc Maille – pour continuer à faire vivre l'œuvre de Léo Ferré.

Samedi 21 octobre, à l'Espace Culture de l'université de Villeneuve-d'Ascq, ce collectif a proposé un atelier d'écriture animé par Marc Maille sur le principe de la construction-reconstruction, en référence au long poème *Les Chants de la fureur*, une scène ouverte avec des artistes régionaux interprétant Léo Ferré, une communication de Robert Horville, *La correspondance entre André Breton et Léo Ferré*.

Notre prochain numéro annoncera les décisions prises.

1. *Le Livre des passages*.
2. *Le Chien*.
3. Radical qui signifie la constitution d'un ensemble, d'une unité.
4. *L'Écriture du désastre*, Gallimard, Paris, 1980, p. 62.

Les musiciens

L'été 2017 a donné à voir et à entendre Léo Ferré dans sa solitude musicale, mélodies mises à nu par le piano de Tony Hymas et le violoncelle de Jean-Paul Dessy. L'un, lors de Souillac en jazz dans les grottes de Lacave, le 18 juillet, l'autre, lors du festival de Gourdon dans l'église des Cordeliers, les 18 et 19 juillet. Léo Ferré, sans paroles, en musique simplement.

Tony Hymas

En cinq titres, la séduction avait joué le 1er mai Ferré 2015 à l'Européen, s'était poursuivie avec le CD *Tony Hymas joue Léo Ferré* paru l'année suivante. Il fallait juger sur pièces, aller de concert avec ce pianiste dans les grottes de Lacave, emprunter un petit train sur un demi-kilomètre, continuer un cheminement souterrain, monter une centaine de marches pour déboucher dans l'écrin de pierre de la salle du Chaos. Un décor comme l'envers d'un autre concert de Tony Hymas mis en photos sur le CD, piano déposé à la pointe du Van, passage d'eau et de pierre d'un promontoire finistérien à une grotte lotoise, deux mises en scènes musicales, une certaine idée de la lumière. Dans cette salle, hormis l'affiche du festival, quelques couleurs publicitaires, les projecteurs, un piano électrique, le naturel dominait jusqu'à l'artiste sans tenue de scène, à la grotte comme à la ville.

En soixante-trois minutes et dix-sept morceaux, Tony Hymas ne s'embarrasse jamais de mots. Ni du lien avec Ferré, ni du lieu du concert. Seul compte son clavier, importe seule la musique, son entrevue avec Ferré, sa façon de l'éclairer. À nous de le suivre, reconnaître les titres, s'arranger de l'absence de paroles. Un concert comme un récital, ni classique, ou jazz, ou chansons, sans étiquette, dans la liberté de morceaux accolés les uns aux autres, imbriqués, sans applaudissements intempestifs, si ce n'est à deux ou trois reprises, Ferré sous tension.

À son piano, Tony Hymas ne s'égare pas dans des postures, reste dans la sobriété, tête à tête de deux musiciens. Il semble même oublier le public, enfermé dans son jeu, en fait ouvert à la transmission. Et cela joue sublimement, cela écoute merveilleusement. Tony Hymas évite les improvisations, reste dans le registre mis en disque, sans partition, une main mélodique, l'autre harmonique, une façon de jouer et de s'accompagner, de faire l'homme-orchestre. Il n'interprète pas Léo Ferré, au plein sens du terme, il suit le titre de son disque, il « joue Léo Ferré », il joue avec lui. Virtuose, Tony Hymas ? Tant, qu'il faut bannir le terme, le rayer, pour chercher ailleurs le sens d'une magie, sa façon d'appuyer une phrase, d'éterniser ses notes, d'alterner la lenteur et l'emballement. Ferré réinventé.

Le concert suit le déroulement du disque, le bousculant quelque peu, conservant les alliances imaginées par ensemble de cinq chansons, ouvrant sur une imposante *Affiche rouge*, jouant sur des continuités ou des contrastes, poursuivant avec *Vingt ans* puis *L'Amour fou*, jumelant, plus tard, *Jolie môme* et *Petite*, parcourant l'œuvre en clair obscur, en *Amour Anarchie*, à haute teneur en mélancolie, concluant sur deux titres qui n'étaient pas sur le CD, *Cloclo la cloche* et *Avec le temps*.

Au long du concert revenaient, sans doute, dans le public, les antiennes connues, les paroles et la voix de Ferré comme entendues. Tony Hymas jouant ce jeu, disant après le concert : « Si on entend chanter au travers de mes notes, c'est que j'ai été bon ». Bon effectivement, plus que bon. Mais sur des termes qui maquillent le problème, qui méconnaissent le travail du pianiste. À côté des innombrables interprètes « traditionnels », il y a ceux qui enlèvent les mots – Tony Hymas, Jean-Paul Dessy –, ceux qui enlèvent la musique – Richard Martin, Michel Bouquet – et qui font entendre Ferré intégralement. Ils suppriment un indispensable de la chanson, cela fonctionne et joue sans le moindre manque. Sur l'immense talent de ces artistes, sur la complicité du spectateur, sa participation active, sa disponibilité, son ouverture. Un spectateur qui sait la polyphonie ferréenne, la multiplicité des jeux et des réceptions, les mouvements les plus divers sur l'échelle sismique des interprètes de Ferré.

Concert passé, courant septembre, Tony Hymas nous a écrit quelques lignes de son histoire avec Léo Ferré.

Un son orchestral

J'ai rencontré les chansons de Léo Ferré, je crois, en 1996, quand Jean Rochard m'a proposé de faire une version d'*Avec le temps* pour le trio de piano que nous formions avec Hélène Labarrière et Mark Saunders. C'était une transcription assez simple de la chanson, conçue comme thème pour improviser, tout en gardant l'élément crucial des triolets, si caractéristiques, évoquant la *Sonate au clair de lune* de Beethoven. Nous avons aussi joué cette chanson avec un autre trio, avec Bruno Chevillon et Éric Échampard. C'est en 2011, sur notre album *Blue Door*, chez Nato avec Chris et J.-T. Bates, que j'ai repris *Avec le temps* comme un poème sur un ton plus « pictural » – la mélodie commençait sous une forme désincarnée, avec six fragments de notes haut perchées –, débouchant sur une éruption d'accords « bizarres », puis s'installant dans le paysage plus familier de Ferré. Cet arrangement se terminait par une série de questions contenant les mots « avec le temps », répétés encore et encore, comme si le locuteur se heurtait à l'impossibilité de savoir si ces choses adviendraient. Entre temps, un autre projet de concert-CD avait vu le jour, *Mémoires de mer*, qui se basait sur une transcription de *La Mer* de Debussy et comprenait la chanson *La Mémoire et la mer*. À ce stade, mon répertoire contenait donc deux chansons de Ferré.

C'est probablement la version d'*Avec le temps* avec les Bates Brothers qui a attiré l'attention de Serge Utgé-Royo. Il organisait un Festival Ferré, le Premier mai jour Ferré, en 2015, à l'Européen à Paris, – il s'agissait de jouer un *set* de vingt minutes avec cinq chansons en solo, au piano. Heureusement, j'avais beaucoup de temps pour me préparer. J'ai rapidement abandonné l'idée de les jouer comme des « standards du jazz », des thèmes d'improvisation, et décidé de faire des transcriptions écrites qui illustreraient aussi les mots, dans le style des transcriptions pour piano d'antan – celles de Liszt, certainement, voire celles de Godowsky – dans lesquelles le piano a un son « orchestral », avec différentes « couches », où chaque itération de la mélodie est sur un registre différent, avec un fond différent, plus comme une série de variations, reflétant également la tonalité de chaque couplet. En présentant les cinq chansons, je me suis vite rendu compte qu'elles rendraient mieux sous la forme d'une suite continue – il fallait donc changer les clés. Finalement, j'ai joué *La Vie d'artiste*, *Les Poètes*, *La Mémoire et la mer*, *C'est extra* et *Jolie môme*. L'arrangement de cette dernière s'est avéré un vrai plaisir à jouer, j'avais fait une transition pour l'introduire avec un son qui rappelait le bruit d'un embouteillage, du moins je l'espère. Quoiqu'il en soit,

le 1er mai 2015, je m'asseyais, non sans émotion, derrière le Yamaha et jouais cette suite en me disant : « Un British qui joue du Ferré devant plus de quatre cents spécialistes de Ferré… Aïe aïe aïe... ». Quelle ne fut pas ma stupéfaction en finissant, tout feu tout flamme, *Jolie môme*, quand la foule a éclaté en applaudissements : c'est l'une des meilleures réceptions que j'aie eu de ma vie ! Un rappel semblait de rigueur – heureusement, j'avais aussi préparé *Est-ce-ainsi que les hommes vivent ?*, au cas où.

Cela nous a inspiré, avec Jean, pour faire une deuxième suite en vue d'une prestation au festival Kind of Belou de Treignac. Au niveau du choix des chansons, j'ai profité de ses bons conseils, j'avais aussi les CD de Ferré et toutes les vidéos de ses représentations sur scène, disponibles sur YouTube, pour approfondir. Tout comme la première suite, cette autre a semblé s'ordonner par elle-même, *L'Affiche rouge*, *Vingt ans*, *L'Amour fou*, *Le Pont Mirabeau et L'Espoir*. Nous avions notamment eu l'idée de faire de *L'Espoir* un morceau assez long, comme l'original, mais je n'arrivais pas à trouver le moyen de le faire uniquement au piano. Donc c'est devenu une sorte de point final. C'était sans doute le plus court de tous les arrangements, une distillation – l'*ostinato* en cinq temps – avec cette séquence orchestrale extraordinaire dans laquelle Ferré s'émerveille sur Manuel de Falla. Je dois évoquer ici le projet dérivé qui est né de ce discours-musique, par opposition à un chant. Dans *Ludwig*, Ferré exalte la musique de Beethoven sur une représentation orchestrale de l'ouverture d'*Egmont*. J'ai transcrit l'ouverture au piano et je prévoyais, pendant un temps, de la placer en ouverture du concert. Peut-être était-ce plus sage de s'abstenir : je ne l'ai toujours pas jouée.

En tout cas, à ce moment-là, en 2015, il n'y avait aucun doute quant au fait qu'un CD en sortirait – ce qui signifiait que j'avais encore besoin de vingt minutes de musique. J'ai envisagé beaucoup de chansons pour finalement m'arrêter sur *Les Anarchistes*, *L'Oppression*, *Petite*, *Thank you Satan* et *Est-ce ainsi que les hommes vivent ?*. Ces arrangements vont plus loin que les deux sets précédents. *L'Oppression*, par exemple, intègre des accords ne figurant pas dans l'original, qui créent un mouvement de « renfermement » inquiétant. Dans *Petite*, pour illustrer l'aspect torturé de la chanson, le fond harmonique devient de plus en plus lourd et hindemithien. *Thank you Satan* est une folle ruée de notes, inspirée par la version *live* avec Ferré au piano et *Est-ce ainsi que les hommes vivent ?* inclut un brusque changement de clé que Ferré, je pense, aurait aimé.

Le CD est sorti chez Nato en 2016 et a été bien reçu par la critique ; un bon nombre de concerts ont suivi. Au début, je jouais les chansons dans le même ordre que l'album, mais j'ai ensuite commencé à expérimenter en changeant l'ordre, en commençant parfois par *L'Affiche rouge*, parfois par *Les Anarchistes*, un grand écart, c'est la chanson la plus exigeante à jouer. Les concerts ont eu lieu sur toutes sortes de scènes, dont la majorité avait de très bons pianos. Pour le concert de la CNT à Montreuil, j'ai ouvert avec *Les Anarchistes*, parce que c'était approprié. L'expérience de Lacave était particulièrement précieuse pour de nombreuses raisons, dont la présence – et l'appréciation – de Mme Ferré n'était pas la moindre.

Tony Hymas – traduit de l'anglais par Mark Richard
Photos de B. Zon

Jean-Paul Dessy

Il y avait, le mercredi 19 juillet, de nombreuses proximités entre Tony Hymas et Jean-Paul Dessy. À quelques kilomètres de distance, tous deux invitaient Ferré à « leurs cordes sensibles », jouaient *Ferré muet*, « réduit » à sa simple expression musicale. Tous deux en retour sur des chemins parcourus de longue date, Jean-Paul Dessy après de lumineux arrêts de novembre 2011 à avril 2012 sur *L'Opéra du pauvre*.

Le 19 juillet, entrant en scène, Jean-Paul Dessy a dit une histoire commencée à l'adolescence avec ce « grand frère » qui lui avait montré des voies infinies pour toute une vie, ses chansons comme des « compagnes de route » qui ouvrent toujours des horizons et des éclairs. Il a présenté son autre « grand frère », son violoncelle, Léo, du prénom de l'artisan napolitain qui l'avait fabriqué au XVIII^{e} siècle. Enserrant ses propres compositions – le premier soir, Isaïe, le deuxième, *Semper gaudete*, *Baruch* et *Exodus* étaient au programme de la soirée annulée suite à la mort en scène de Barbara Weldens – Jean-Paul Dessy a proposé, le premier soir, *Je te donne*, *Requiem* et *C'est extra*, le deuxième, *La Mémoire et la mer*, *Des mots*, *Les Musiciens* et *Les Anarchistes*, et prévus en final, *On s'aimera*, *Muss Es sein ? Es muss sein !* et *Avec le temps*. Trois morceaux qu'il nous a joués quelques jours plus tard, le dernier, au piano, avec son fils Élie.

Joués sur quelques mesures ou en entier, ces dix morceaux ouvraient sur l'inédit, sur l'inconnu. Habitués à de multiples versions instrumentales, nous n'avions jamais entendu Ferré mis dans les quatre cordes d'un violoncelle. Nous retrouvions quatre titres joués au piano par Tony Hymas, quatre titres qui s'offraient à la fois semblables et dissemblables, éternels et renouvelés sous l'archet, sous les doigts de Jean-Paul Dessy. Nous découvrions aussi *On s'aimera* alternant archet et pizzicato, *C'est extra* tout entier sur cette dernière option. Nous découvrions la magie intacte de ces dix titres, la pureté unique de leurs mélodies. La voix de Ferré ne manquait pas, les paroles non plus, une musique se dépliait et se déployait, toutes voiles hissées. Un pur émerveillement.

Lors d'un entretien, nous avons demandé à Jean-Paul Dessy de préciser son travail sur ses dix Ferré pris en violoncelle.

Tombeau de Léo Ferré

J'ai, à l'égard de l'œuvre de Léo Ferré, pour le chemin parcouru avec sa musique et ses mots, une dette d'amour. Pour cette dette, pour le festival de Gourdon, pour l'amitié de ceux et celles qui le suivent, j'ai pris l'aventure à bras le corps, avec un violoncelle qui n'est pas vraiment fait pour rendre compte de l'univers, à la fois mélodique et harmonique, des chansons de Ferré. C'était même déraisonnable, un instrument monodique qui peut faire entendre une voix, un chant, mais peut difficilement donner à entendre une polyphonie. Quand un pianiste joue Ferré, il a à main gauche les harmonies, à main droite la mélodie. Il me fallait élaborer la transmutation de cette matière sonore dans le creuset très étroit du violoncelle. Le violoncelle, c'est toute ma vie et j'avais confiance dans la possibilité de trouver les façons de rendre hommage à cette musique, de montrer que les chansons de Ferré sont, sur le plan musical, capables d'être autonomes. La force de Ferré est là, à son point d'incandescence.

C'est un peu exagéré mais je crois que la musique, à elle seule, dit tout d'une chanson. On peut chantonner du Ferré sans les paroles. Le pouvoir d'émotion est extrême. La puissance de la musique s'inscrit au-delà du rationnel, au-delà des mots. Ferré est parvenu à créer une unité, une union extrêmement forte, rarissime, entre l'auteur et le compositeur. Il y a dans ses mélopées un véritable souffle. Si on s'y offre, ça nous mobilise dans les zones les plus mystérieuses de notre être. Ferré est un prophète, un chaman. Ses musiques nous emmènent là où notre intellectualité, notre souci esthétique, notre goût, ne vont pas. Bien entendu il y a la mémoire de ceux qui écoutent, et qui vont, peut-être, entendre la mémoire de ces chansons. Il me plaisait que ces transcriptions se jouent devant un public qui connaît l'œuvre de Ferré. On est dans le rappel d'une mémoire, mais une mémoire modifiée. L'histoire de l'art est faite de transformations de ce que l'on a reçu, de modifications, de transcriptions et d'arrangements. Transporter une œuvre à travers un autre sujet, un autre langage. L'émotion est là. L'histoire de la musique est ainsi. Bach a été fasciné par la musique de Vivaldi et il a transformé ses concertos pour violons en concertos pour clavecins. Il y a une infinité d'exemples. C'est ma façon de porter mon admiration pour Ferré, ma gratitude.

Pour ne pas aller vers les chansons que je connaissais le mieux, j'ai pris toutes les partitions, les huit volumes, pour voir celles qui me paraissaient à même d'être transcrites. Certaines sont presque monocordes, presque du slam, et au violoncelle, ça n'aurait pas été probant. Il fallait que la mélodie soit active, identifiable, résonne en moi. Il fallait que ces chansons me nourrissent, qu'elles nourrissent mon violoncelle. J'en ai sélectionné une quinzaine et les dix que j'ai gardées sont le florilège de mes grandes chansons de Ferré. Il ne s'agissait pas simplement de jouer la mélodie, de répéter le système couplet-refrain. Ça n'aurait eu aucun sens et aurait engendré de la lassitude. Il fallait les condenser, réduire leur durée, surtout pour les chansons couplet-refrain, en trouvant la façon de leur donner un caractère qui renouvelle leur écoute : le tempo pouvait être plus lent, *C'est extra* est uniquement en pizzicato, en pinçant les cordes. Ça donne un horizon tout à fait différent. Mais la substance de la chanson reste intacte. J'ai cherché aussi à donner un minimum d'harmonie. La beauté d'une chanson vient de sa courbe mélodique mais aussi de sa richesse harmonique. Ferré est un grand harmoniste, subtil, savant. On sent son travail d'apprentissage auprès des grands maîtres. Surtout à partir des années 60. Il est très souvent en degrés conjoints, en allant, sur un clavier, d'une note à sa voisine. C'est un mélisme. Il ne fait pas d'écarts mélodiques très grands. Ça donne une grande puissance [Jean-Paul Dessy chantonne], *Avec le temps*, c'est sur trois notes et ça tourne. Beaucoup d'autres chansons sont sur ce motif de notes conjoint. [Jean-Paul Dessy chantonne] *Des mots*, de nouveau trois notes, une répétition, il tourne autour d'une note, une vague arrive. On reste toujours chez Ferré dans ce lexique maritime, un sac, un ressac, c'est magnifique.

À l'avenir, je pense inclure dans mes concerts certains morceaux de Ferré. Ces transcriptions sont l'accomplissement d'un long compagnonnage, d'une vie commune. Par ailleurs, on pourrait imaginer un récital qui serait une suite de chansons. On ne pourrait pas se contenter de l'accompagnement, il manquerait la voix, il faudrait redistribuer les cartes à la lumière de ses choix d'orchestration, de son goût particulier pour certaines couleurs post-impressionnistes, influencées par Debussy et Ravel, par la pop et le jazz. Ce serait un énorme travail pour que ça s'impose, pour qu'on ne dise pas « c'est mieux quand Ferré chante », il faudrait des moyens difficilement disponibles à notre époque. En revanche, à taille plus réaliste, un piano et un violoncelle pourraient s'imposer, le piano seul, parfois avec le violoncelle, comme je l'ai fait pour *Avec le temps*. Ce serait un travail arrangement-transcription, entre les deux, la transcription pour garder toute la musique, toutes les notes,

en écrivant pour d'autres instruments que ceux des versions originales, l'arrangement pour faire des choix, sans tout garder. Il y a quatre cordes sur un violoncelle, on joue une note, puis une autre, alors que, dans les chansons de Ferré, il y a toujours trois ou quatre notes en même temps.

Pour les dix titres retenus, j'ai essayé de garder la substance de la mélodie et, au-delà de la mélodie, de rendre la profération et l'incantation de Ferré. Et, bien sûr, la mélancolie. Le violoncelle peut rendre le caractère incantatoire de cette musique, il est, aussi, extrêmement doué pour toucher dans les profondeurs de notre être la zone de cette douce et terrible mélancolie. On aurait pu imaginer d'autres instruments, un quatuor à cordes. Un piano aurait été bienvenu. Plusieurs cordes et un piano. C'est un travail qui exigerait un arrangeur très savant, très amoureux de l'œuvre de Ferré, un travail de bénédictin. Ça ne peut pas être fait à la diable. Il faut du temps et du savoir. Et de l'amour. Ferré repris en musique, c'est surtout le Ferré de l'envol, de l'aède, du poète au sens ancien du mot, quand il commence à déstructurer les codes de la chanson ancienne, à inscrire ce flux incantatoire dans le format de la chanson, un travail d'alchimiste. Par la suite, il s'est libéré de tous les codes, du marché et des maisons de disques, et il a écrit de véritables poèmes symphoniques vocaux. Il faudrait mettre en concert, aussi, *Coriolan*, *Egmont*.

Il me plaît beaucoup de faire entendre la musique de Ferré, moi, musicien classique, avec cet instrument séculaire. Par ailleurs, en juxtaposant ma musique et la sienne, je me rends compte qu'il y a une familiarité, un endroit où elles se rencontrent : *Isaïe*, *Semper gaudete*, le dernier soir devaient être jouées deux pièces d'inspiration biblique et prophétique, *Baruch* et *Exodus*. Indépendamment de la surface des choses, les mots, le rythme, Ferré est un musicien animé par une force du sacré. Et sa poésie touche souvent au sacré, elle le révèle et le renouvelle. Un sacré qui n'est pas le religieux ou le mystique. Chacun voit Ferré à sa porte. Une œuvre aussi vaste peut animer et développer des horizons très différents. Sur le plan spirituel – ce qui appartient à notre capacité d'être en lien avec quelque chose que les mots ne parviennent pas à évoquer – la musique crée ce mouvement. Cette dimension sacrée chez Ferré témoigne de quelque chose qui nous dépasse. Ses mots célèbrent le sacré de la vie, de la condition humaine et animale, de l'au-delà de la souffrance, de la femme et de l'érotisme. Le spirituel n'exclut pas le physique. Il y a chez Ferré l'alliage des deux. L'art célèbre les noces du rationnel et de l'irrationnel, du matériel et de l'immatériel. Ferré est un orfèvre, le forgeron de ces noces.

C'est mon intuition, c'est ma foi, c'est mon évidence, l'œuvre de Ferré vit non seulement à travers ceux qui la jouent, ceux qui l'écoutent et la reçoivent avec amour et ouverture d'esprit, mais aussi dans la rencontre avec Ferré lui-même. Ce n'est pas qu'une image, quand j'ai travaillé ces dix morceaux, j'étais en lien avec lui. Sa musique, le moment où je la lis sur une partition, où je la joue sur mon violoncelle, le fait présent. L'œuvre doit, aussi, être respectée pour ça. Ce n'est pas seulement une œuvre de papier, une représentation culturelle, c'est une personne qui est, toujours, présente. Il y a son énergie, son âme, même si le mot risque de faire confusion et mauvais débat. Quand je dis, face au public : « Je crois

bien que Léo va apprécier », ce n'est pas une boutade. Et ça n'engage que moi. Je ne peux pas m'avancer pour lui, il me le pardonnera, je pense que le rapport de Ferré à Beethoven est de cet ordre. Ce n'est pas seulement parce que cet homme, par son œuvre, lui a donné un impact, un élan, qu'il l'a porté. C'est ce que Beethoven offre à beaucoup d'humains qui sont capables d'écouter vraiment sa musique. Quand Ferré dit *Ludwig*, il s'adresse à l'homme, il le rend présent. Au début des *Musiciens*, j'ai joué [Jean-Paul Dessy chante] ces neuf notes, comme un blason. Beethoven était là grâce à Ferré, par Ferré. Et Ferré était là grâce à Beethoven, une fraternité pas seulement de musicologues, d'historiens mais d'humains. Tous deux dépassent le profane de nos existences et offrent à l'humanité leur personne et au-delà de leur personne. La merveille d'être en contact avec des œuvres, avec des hommes.

Ces transcriptions relèvent du *Tombeau*, terme que les musiciens utilisent, depuis la Renaissance, pour une musique écrite en hommage à un des leurs disparu, récemment ou de longue date. Ravel a fait un *Tombeau de Couperin*. Construire un lieu sacré, le lieu de l'inhumation par le son, pour un musicien, c'est magnifique. Avec ces dix Ferré, j'ai essayé d'écrire un petit *Tombeau*, modeste, à ce « grand frère » pour préciser ma relation avec lui, un peu celle que j'ai eue avec Beethoven dans mon adolescence. Des hommes qui vous parlent droit au cœur, vous soutiennent, vous permettent d'ouvrir des portes débouchant sur des territoires qui libèrent des camisoles que la société impose. Des émancipateurs, des libérateurs. J'ai fait un *Tombeau* plutôt qu'un hommage, un clin d'oreille. Il me faut dire que je n'aime pas arranger les musiques. Je l'ai fait au début de ma carrière, mais je n'ai pas l'âme d'un transcripteur. Je l'ai fait, j'insiste, par amitié avec tous ceux qui entretiennent sa mémoire. C'est ma contribution, au milieu d'autres. Ce sont des moments sans idolâtrie. Ce serait d'ailleurs faire affront à Ferré que d'être ainsi en contact avec lui. Ce serait un rétrécissement, une profanation. En revanche, il faut de l'admiration, du respect. Il y a aujourd'hui des interprètes qui font ça merveilleusement, qui proposent des visions renouvelées. Dans le domaine de la chanson, il y a très peu d'œuvres qui, des décennies après leur établissement, offrent des surgissements pareils. L'œuvre prend des développements qui n'ont pas été ceux que leur auteur aurait pu imaginer. Ça se voit beaucoup en musique classique, beaucoup moins en chanson. Des interprétations qui prennent leur autonomie, c'est la marque des grandes œuvres. Il faut, en toute liberté, donner une substance renouvelée, sans mimétisme, sans dévotion peureuse. Je vis Ferré comme quelqu'un qui m'a donné une liberté de penser. Dans ces visions renouvelées, ce que fait Éric Lareine sur *Le Bateau ivre* est magnifique. Il prend les ressources de Ferré, les siennes aussi, pour faire autre chose. Avec un respect à la lettre. Avec de tels interprètes on ne « manque » pas de Léo Ferré. Il faut aller au-delà de son écoute solitaire et suivre ces interprètes. La chanson doit être vivante.

Jean-Paul Dessy

Photos de Khôm

Ferré doit-il être ? Ferré est.

On avait signalé, dans l'éditorial d'un récent *Copains d'la neuille*, le texte de Cédric Villani sur Léo Ferré, paru dans *L'Obs* n° 2668-2669 (23 décembre 2015-6 janvier 2016). Avec l'autorisation de l'auteur, nous le reproduisons tel qu'il était dans *L'Obs*, tel – plus lisible, un peu différent en quelques détails – qu'il nous l'a envoyé. Un autre *Mon Ferré* à la suite de Bruno Ruiz, Jean Vasca, José Correa, Colette Brogniart, Richard Montaignac, Sophie Daull, à la suite d'autres *Mon Ferré* qui courent dans les pages des *Copains d'la neuille*.

LÉO FERRÉ

par

Cédric Villani

Mathématicien, directeur de l'Institut Poincaré, Cédric Villani a reçu la médaille Fields en 2010. En 2015, il a cosigné « les Coulisses de la création » avec le compositeur Karol Beffa, un dialogue autour de la créativité dans la musique et les mathématiques.

Un chien ! Un artiste misérable, un immense provocateur, un poète à qui l'on demande ses papiers sans ménagement. Un voyant qui vient d'un autre pays, d'un autre quartier, d'une autre solitude... Comme il aimait se mettre en scène, Ferré, en ses multiples incarnations, avec tant de charisme qu'on l'écoutait quasi religieusement.

Dans ma sélection personnelle de Ferré, qui aurait eu 100 ans en 2016, passée et repassée jusqu'à la lie, j'avais compilé deux listes. La première, celle du chanteur de music-hall gouailleur, se moquant des soldats et des institutions, chantant les poètes et la comédie humaine, apostrophant les ministres et les généraux. Il prie Satan avec politesse et se plaint du progrès avec humour, son hommage aux républicains espagnols se termine dans un long sanglot hurlé, et son titre emblématique reste son hymne à l'Anarchie. Et la seconde liste, c'est celle du chanteur prophète, énigmatique à souhait, qui commence par le « Psaume 151 » ; le Ferré qui a invoqué la musique, les idées, le Seigneur, le diable, les anges, les morts, la mort, la mer, l'Inconnu, la nuit et le jour, le rien, la solitude, les ressuscités et l'au-delà. Avec grandeur et morgue, souvent avec emphase, mais toujours avec humour et poésie.

Car il a été un grand poète, infusant ses chansons d'images aussi incongrues que l'Ile Saint-Louis à la dérive, la mystérieuse inconnue de Londres, le crachat transformé en sublime « *pèlerin galactivore* ».

Dans ses poèmes il a d'ailleurs incorporé la mathématique mieux que n'importe qui depuis Lautréamont. Nous avons été quelques-uns à le citer quand l'occasion s'y prêtait, depuis sa vision de la mer comme une « *mathématique bleue* » à son appel à jeter « *Euclide dans une poubelle* ».

Ferré a été un grand mélodiste, un grand rythmicien, doté d'un sens inouï du phrasé et du théâtre. Si bon en ambiance intimiste au piano, et si bon aussi avec un grand orchestre, que ses admirateurs n'ont jamais pu se mettre d'accord sur son meilleur rôle.

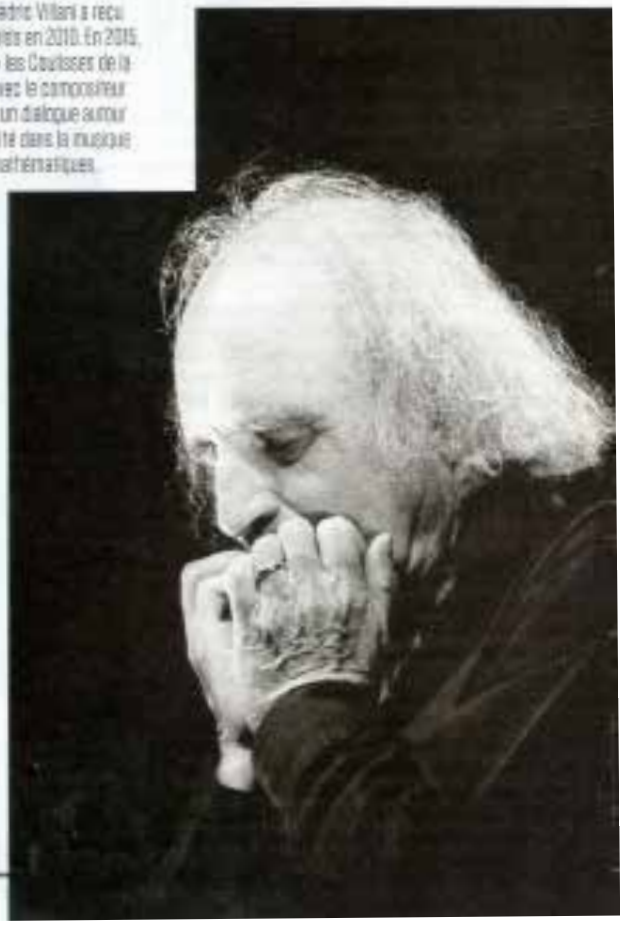
Ferré a mis la musique classique, et même la musique sacrée, dans l'arène de la chanson populaire. Ses ambiances sombres et rêveuses, bites de vague à l'âme, de révoltes graves et de souvenirs rongeant le temps, ont préparé la voie à des Alain Bashung ou des Christian Olivier.

Et, comme il se doit, Ferré a été plein de contradictions, antibourgeois menant vie de château, écrivant publiquement le mariage avant d'épouser sa bien-aimée, disant avec emphase que seul compte l'avenir, tout en confiant que la chose la plus merveilleuse qui soit est la *felicità del momento*.

Ferré, moi j'ai toujours eu envie de lui donner des claques en l'entendant pleurnicher sur le temps qui passe ou sur une émotion fugitive. Pourtant, il a été si bon dans ces rôles où il a touché un public considérable ; et l'on ne peut qu'admirer sa faculté de se renouveler, toujours.

Même touché par la mort, Ferré a tenu bon, debout jusqu'à la fin, tendu contre l'inéluctable, allongeant déraisonnablement ses textes comme pour défier la perte progressive de ses facultés. Style et mots. Ferré a gardé la voix de la révolte, avec panache, et a su la transmettre. Pour apprécier à quel point, il suffit d'écouter le groupe italien les Anarchistes reprendre « Mais ils sein » avec un chœur de prisonniers.

Ferré a été tout simplement grand, à la hauteur des plus grands textes du répertoire français, comme « le Bateau ivre » ou « l'Affiche rouge ». Un chanteur comme lui, « *y en a pas un sur cent* » et pourtant il a existé. *Mais ils sein ? Ils mais sein. Ferré* doit-il être ? Ferré est. □



Un Chien ! Un Artiste miséreux, un Immense Provocateur, un Poète à qui l'on demande ses papiers sans ménagement. Un Voyant qui vient « d'un autre pays, d'un autre quartier, d'une autre solitude »... Comme il aimait se mettre en scène, Ferré, en ses multiples incarnations, avec tant de charisme qu'on l'écoutait quasi religieusement.

Dans ma sélection personnelle de Ferré, passée et repassée jusqu'à la lie, j'avais compilé deux listes. La première, celle du chanteur de music-hall gouailleur, se moquant des soldats et des institutions, chantant les poètes et la comédie humaine, apostrophant les ministres et les généraux. Il prie Satan avec politesse et se plaint du progrès avec humour, son hommage aux républicains espagnols se termine dans un long sanglot hurlé avec classe, et son titre emblématique reste son hymne à l'Anarchie.

Et la seconde liste, c'était celle du chanteur prophète, énigmatique à souhait, qui commence avec le Psaume 151 ; le Ferré qui a invoqué la Musique, les idées, le Seigneur, le Diable, les anges, les morts, la Mort, la mer, l'Inconnu, la Nuit et le Jour, le Rien, la Solitude, les ressuscités et l'au-delà. Avec grandeur et morgue, souvent avec emphase, mais toujours avec humour et poésie.

Car Ferré a été un grand poète, infusant ses chansons d'images aussi incongrues que l'Ile Saint-Louis à la dérive, la mystérieuse Inconnue de Londres, le crachat repeint en sublime pèlerin gélatineux.

Ferré a revendiqué le droit de manier tous les langages, y compris la mathématique qu'il a incorporée dans ses poèmes mieux que n'importe qui depuis Lautréamont. Nous avons été quelques-uns à le citer quand l'occasion s'y prêtait, depuis sa vision de la mer en « mathématique bleue » à son appel à « jeter Euclide dans une poubelle ».

Ferré été un grand mélodiste, un grand rythmiste, doté d'un sens inouï du phrasé et du théâtre. Si bon en ambiance intimiste au piano, et si bon aussi avec un grand orchestre, que ses admirateurs n'ont jamais pu se mettre d'accord sur son meilleur rôle.

Ferré a mis la musique classique, et même la musique sacrée, dans l'arène de la chanson populaire. Ses ambiances sombres et rêveuses, faites de vague à l'âme, de révoltes graves et de souvenirs traçant le temps, ont préparé la voie à des Alain Bashung ou Christian Olivier.

Et comme il se doit, Ferré a été plein de contradictions, anti-bourgeois menant vie de château, éreintant publiquement le mariage avant d'épouser sa bien-aimée, disant avec emphase que seul compte l'avenir, tout en confiant que la chose la plus merveilleuse qui soit est « la felicità del momento ».

Et surtout, Ferré a été libre, refusant de s'engager, méprisant les étiquettes, irresponsable parfois, n'acceptant même pas la contrainte de sa propre parole. L'on dit qu'il déchira sa carte du parti communiste quelques minutes après l'avoir prise, protestant contre une consigne qui entravait sa libre expression.

Ferré, moi j'ai toujours eu envie de lui donner des claques en l'entendant pleurnicher sur le temps qui passe ou sur une émotion fugitive. Pourtant il a été si bon dans ces rôles où il a ému un public considérable. Et s'il a mis un point d'honneur à se renouveler toujours, il savait qu'il ne pourrait toujours plaire à tous.

Même traqué par la mort, Ferré a tenu bon, debout jusqu'à la fin, tendu contre l'inéluctable, allongeant déraisonnablement ses textes comme pour défier la perte progressive de ses facultés. Style et mots, Ferré a gardé la voix de la révolte, avec panache, et a su la transmettre. Pour apprécier à quel point, il suffit d'écouter le groupe italien les Anarchistes reprendre « Muss es sein » avec un chœur de prisonniers !

Ferré a été tout simplement grand, à la hauteur des plus grands textes du répertoire français, comme Le Bateau Ivre ou L'Affiche rouge. Un chanteur comme lui, « y en a pas un sur cent » et pourtant il a existé.

Et Ferré est encore parmi nous, que ce soit dans ses textes et mélodies qui font maintenant partie du patrimoine français, ou dans l'héritage repris par ses successeurs. Il nous rappelle que l'on peut laisser son empreinte tout en étant libre, fier, original, et en gardant toujours sa liberté de penser. En ces temps où l'art subit un formatage insupportable, où les extrémismes en tout genre veulent nous expliquer comment penser, où la prise de parole est contrainte par tant de peurs, Ferré reste une figure emblématique de résistance intellectuelle, toujours si actuelle en 2016. Muss es sein ? Es muss sein. Ferré doit-il être ? Ferré est.

Jour Ferré !

Très bon millésime, ce Jour Ferré !, dans son édition 2017. Après une année sans, il a été avancé au 30 avril, déménagé à l'Alhambra, rue Yves-Toudic (Paris X^{e}), dans la formule initiée par Cristine Hudin et Serge Utgé-Royo, des artistes qui chantent Ferré et quelques titres de leur répertoire. Une dixième édition au titre en forme de rappel, *Ni Dieu ni maître*, une introduction avec *L'Affiche rouge* pour garder en mémoire et vivre au présent ces « étrangers et nos frères pourtant ».

Il y a eu les habitués de ces retrouvailles, du 1er mai et d'ailleurs : les Têtes de Bois, quatre broderies italiennes – nous donnons tous les titres Ferré de la soirée – *Non si puo essere seri a diciasette anni*, *Il mare e la memoria*, *Felici come mai*, *Gli anarchici*, Léo Nissim alliant ses compositions avec *On s'aimera* et *Avec le temps*, Serge Utgé-Royo et trois préférées, *Les Poètes*, *Flamenco de Paris*, *Ni Dieu ni maître*, Annick Cisaruk et David Venitucci en cinq titres et autant d'univers, *Tu ne dis jamais rien*, *C'est extra*, *Marizibill*, *Les Assis*, *Où va cet univers*, Nilda Fernandez, quatre autres essentiels, *Pauvre Rutebeuf*, *Les Anarchistes*, *La Solitude* et *Avec le temps*.

L'humour, avec Jean-Jacques Vanier disant et commentant *Ils ont voté*, le charme de Mona Heftre, *Les Bonnes manières* dans la version de Catherine Sauvage, *Graine d'ananar* et trois *Amour Anarchie*, trois déclarations d'amour, *Cette blessure*, *L'Amour fou* et *Ton style*.

Deux découvertes, la Compagnie Jolie Môme, une douzaine de filles, en majorité, et de garçons qui prennent d'assaut l'Alhambra, la scène transformée en barricade, en couleur et en noir et rouge, des arrangements musicaux où rivalisent accordéon, trompette et guitare, contrebasse, batterie et saxophone, populaires, dans le plus beau sens du terme, des chansons mises en fête acoustique, chorale et chorégraphique, une énergie débordante. La Compagnie Jolie Môme entraîne Ferré dans la rue, endiable trois chansons, *Thank you Satan*, *Les Anarchistes* et *L'Âge d'or*, suivies de deux compositions résumant leurs engagements poético-politiques, *C'est dans la rue qu'ça s'passe* et un titre inspiré de Pablo Neruda, « Ils peuvent empêcher les fleurs de pousser » / *Ils n'empêcheront pas le printemps d'arriver.*

Photo de Christiane Passevant

Et Carmine Torchia, chanteur italien, par ailleurs compagnon de Manuela Ferré, éloignant Ferré de ses arrimages originels, *Tu non dici mai niente* et *Tuo stile*, les chantant plus enfiévrées, plus rythmées. Il a mis en musique un texte des années 60, partiellement inédit, *La Dernière chanson*, en italien, *L'ultima canzone*. On connaissait les quatre premiers vers que Ferré avait mis au début de *Tu chanteras* le jeudi 7 mai 1992, lors du festival Alors chante à Montauban, pour Georges Masure. *L'ultima canzone* que Carmine Torchia chante à la guitare accompagné de Matteo Frullano, en reprenant à trois reprises la deuxième strophe. Belle interprétation de ce texte, ce fragment plutôt, qui aurait eu sa place lors de l'édition, en 2013, des *Chants de la fureur* dans la partie *Projet et ébauches*.

Carmine Torchia interprète d'autres chansons de Ferré. Ainsi, à Mons le samedi 7 octobre, *La solitudine*, *Il mare e la memoria*.

Photo de Jean-Luc Goffinet

La Dernière chanson

[Quand la terre en aura fini
Avec sa ronde autour des ans
Quand le ciel deviendra tout gris
Et qu'il pleuvra des pluies de sang
Quand les cierges qu'on brûlera
Sentiront déjà le roussi
Et que l'Aga Khan pèsera
Le poids du rêve et de l'ennui]

La dernièr' chanson
N'sera pas d'amour
Le couplet s'ra court
Le refrain pas long
La dernièr' chanson
Dira plus toujours
[Dira plus jamais]
Et quant au pognon
T'auras bien l'bonjour

L'ultima canzone

Quando la terra avrà finito
la sua ronda intorno agli anni
quando il cielo sarà grigio
e pioverà pioggia di sangue
quando i ceri accenderemo
e puzzeranno di bruciato
e l'Aga Khan avrà pesato il peso
del sogno e della noia

l'ultima canzone
non sarà d'amore
avrà la strofa breve
sarà corto il suo refrain
L'ultima canzone
non dirà più sempre
non dirà più mai.

Quando i ceri accenderemo
e puzzeranno di bruciato

l'ultima canzone…

… e quanto al bottino
scordatelo

traduzione : Manuela Ferré
musica : Carmine Torchia

Comme un guide, mais sans étoiles, *Les copains d'la neuille* invite à retrouver trois lieux Ferré, la passion en partage, radio et internet mêlés : Antenne d'Oc et Colette Brogniart, Radio Libertaire et Davou, SCL avec Chris et Sylvie.

Antenne d'Oc et Colette Brogniart

En lien avec le festival de Gourdon, mensuellement à partir du deuxième semestre 2017, Colette Brogniart a conçu et réalisé, avec Antenne d'Oc, *C'est extra*, dans la continuité de ses conférences, de *Vienne le temps*, et la complicité en studio de Bernard Legendre.

La première émission – *Du je au nous* – explorait la biographie de Ferré, s'arrêtait sur des repères chronologiques, précisait les thématiques, expliquait ses avancées, l'autofiction de *Benoît Misère*, le slam de *Et basta !*. Dans un continuel et fertile va et vient entre la vie et l'œuvre.

La deuxième – *Un poète en Quercy* – fixait les années lotoises, à Pech Rigal, devenu Perdrigal dans un « léologisme » dont Colette Brogniart dit qu'il pourrait désigner le sexe féminin. Des années d'écriture intense, diverses et simultanées, la continuité de thèmes fondateurs, la nature, les animaux, la femme, la mort. Une période qui achève un amour pour laisser place à un autre.

La troisième – *Humour, ironie, dérision et distanciation* – étudiait un aspect, souvent, occulté. L'humour présent dans les textes mais aussi dans les musiques et dans l'interprétation, un humour qui se décline dans toutes ses nuances, avec tous ses comparses en ironie, dérision, sarcasme, etc., contre les ordres établis, la politique, la religion, le show business, etc. Un humour éparpillé jusqu'aux textes les plus graves.

Les suivantes, *La musique, les mots et le silence*, *Les poètes mis en musique de Rutebeuf à Apollinaire*, *Les poètes mis en musique d'Aragon à Caussimon*, *Poète libertaire, chansons de lutte*, une dizaine prévue, ponctuée de chansons, citations et croisements multiples, éclairent l'œuvre dans toutes ses dimensions.

Ces émissions sont disponibles sur : www.colettebrogniart.com

Radio Libertaire et Davou

On a omis dans notre inventaire 2016 (CLN n° 33) de signaler la *Nuit Noire 100 ans Ferré* diffusée sur Radio Libertaire, onze heures en musique dans la nuit du 22 au 23 août. Quelques mots de présentation, quelques interventions de Davou, sur un bout à bout de presque cent quarante chansons, de *Préface* au témoignage de La Cloîtrée de *L'Opéra du pauvre.*

Autre nuit, les 21 et 22 août de cette année, une *Nuit Noire 100% Ferré*, une formule dialoguée, Davou avec un auditeur de Radio Libertaire, Guillaume, tous deux passionnés en Ferré. Quelques échanges entre les chansons, le bon goût d'éviter les standards, le premier titre donnant la couleur de la nuit, l'épilogue de *L'Opéra du pauvre*, la chronologie bousculée, *La Violence et l'ennui*, *Tu non dici mai niente*, *Psaume 151*, *Les Amants tristes*, *Les Oiseaux du malheur*, *Les Étrangers*, *La Marge*, *Les Romantiques*, *Tu sors souvent la mer*, des dizaines d'autres chansons, des extraits d'émissions télé.

La *Nuit Noire* de 2016, ses échos et ses rencontres, ont donné envie à Davou d'une émission hebdomadaire. Depuis le 30 août 2017, le mercredi de 16 à 17 h, il a ouvert le *Ferré Club* dont le but premier est « la diffusion de l'œuvre dans sa globalité et dans sa pluralité, un rendez-vous pour les amateurs, autant, voire plus, pour les novices ». Dans un parti-pris « politique : le partage pour s'emparer des mots, des idées, des forces que l'œuvre apporte, qu'elle puisse éclairer, aider, instruire, armer le plus grand nombre ». La première émission a ouvert le bal en chansons, *Les Anarchistes*, *Préface* (lu par Davou), *Et Basta*, *Paname*, les intentions du maître des lieux. La deuxième s'est arrêtée sur *Charles et Léo*, la troisième sur un thème qui reviendra souvent, *Anarchia*, la sixième, *Comparsita*, sur la musique. Le dernier mercredi de chaque mois est consacré à un *Ferré Club* en dialogue avec des amateurs de Ferré.

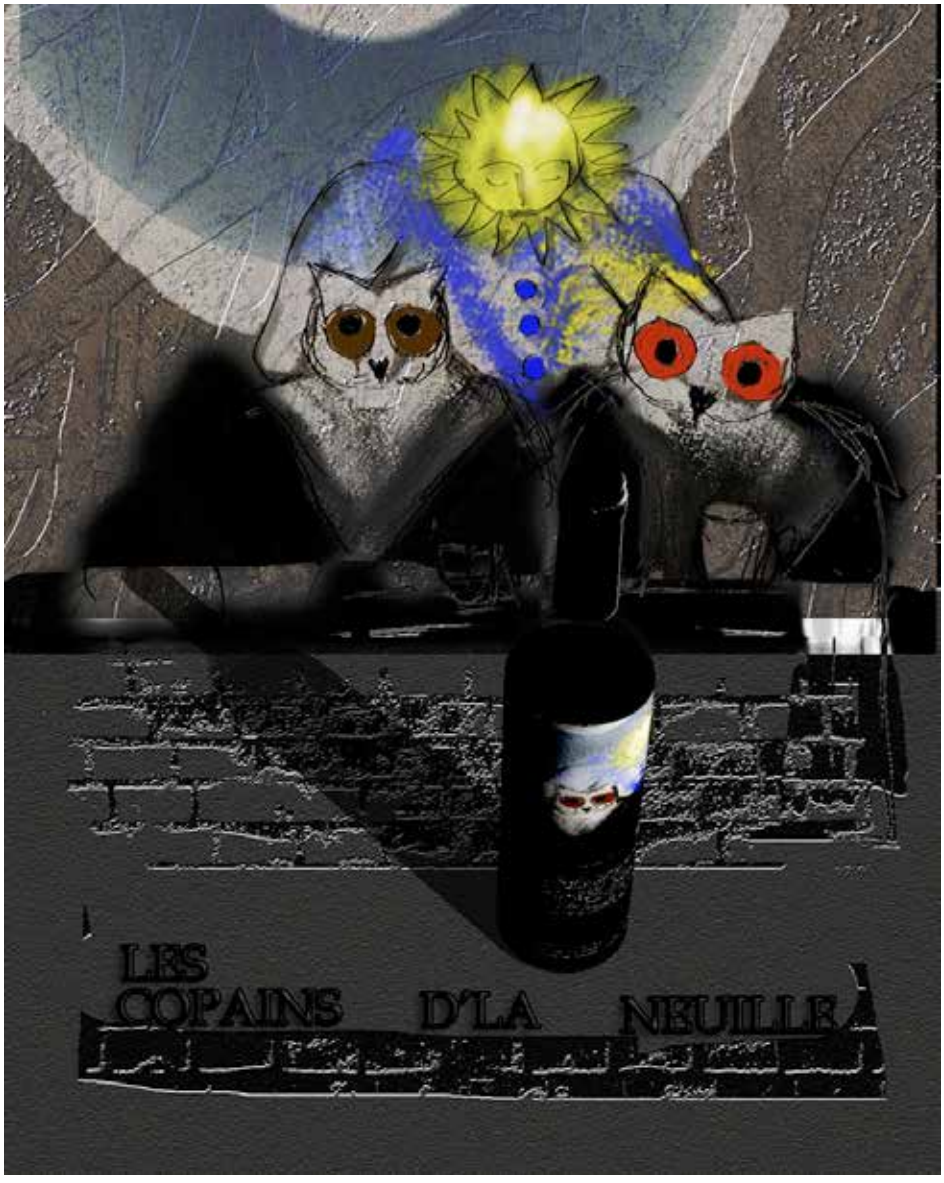
La *Nuit Noire* d'août 2017 et le *Ferré Club* sont disponibles sur : www.missnight.blogspot.fr

SCL avec Chris et Sylvie

Le *Ferré Club* ne manque jamais de remercier Chris et Sylvie, leur site SCL, pour le soutien et l'appui permanent, autre lieu de rendez-vous des amoureux de Ferré, ses entrées multiples, ses innombrables chemins de traverse, ses voyages infinis : actus, mise à jour, grille, biographie, thématique, chronologie, Ritals où, dans une multitude de chorégraphies dessinées, se livrent les textes de Ferré, des commentaires, les éclairages les plus divers. Dans les dernières mises à jour, on peut lire *Je suis un révolté permanent*, Ferré racontant la création d'*Avec le temps*, un texte de Davou écrit pour sa *Nuit Noire* de 2016, d'autres incursions, d'autres illuminations. Un regard original sur Ferré, sensible et pénétrant. Récemment, Chris et Sylvie ont donné leur illustration de la chanson *Les Copains d'la neuille*, dédiée à notre revue, à partager avec nos lectrices et nos lecteurs.

L'adresse de SCL : www.leo-ferre.eu

À toute l'équipe de la revue Les copains d'la neuille



Papiers Ferré – Suite

14 - La réserve

L'autre qu'on adorait, à sa sortie en librairie en août 2016, attirait l'œil, un roman de Catherine Cusset, récit de la descente aux enfers d'un ami de la narratrice qui s'est suicidé à l'approche de la quarantaine. Un titre qui résonnait Ferré, un fragment d'*Avec le temps*. On a entendu à l'époque des emportements, des condamnations pour vol. Plus simplement, il fallait lire le roman, trouver les passages qui livraient la source, l'emprunt, la marque de reconnaissance : « Allongés par terre dans ta chambre, vous écoutez The Cure ou, en chantant à tue-tête, Ferré, Reggiani, Brel, Dutronc et Serge Gainsbourg. Vous chantez aussi faux et fort l'un que l'autre, vous hurlez en imitant les mimiques faciales du vieux Léo aux tempes grisonnantes que vous aviez vu à la télévision, et son poing qui s'abat quand il bute sur le mot « peinard » : « *Avec le temps… Avec le temps va, tout s'en va / Et l'on se sent blanchi comme un cheval fourbu / Et l'on se sent glacé dans un lit de hasard / Et l'on se sent tout seul peut-être mais… Peinard ! / Et l'on se sent floué par les années perdues… »* (pp. 24 et 25). Plus loin, est raconté « cet autre concert à La Villette mi-juillet où la magnifique Abbey Lincoln, inspirée par Billie Holiday, te fait la surprise de chanter en français une des chansons préférées de ton adolescence que les nombreux spectateurs reprennent en chœur. Tes larmes qui coulent quand tu entends sa voix de Noire américaine qui roule les r dire ces mots de Léo Ferré, *Avec le temps, va, tout s'en va / L'autre qu'on adorait, qu'on cherchait sous la pluie / L'autre qu'on devinait au détour d'un regard / Entre les mots, entre les lignes et sous le fard / D'un serment maquillé qui s'en va faire sa nuit / Avec le temps tout s'évanouit… »* (pp. 90 et 91). *Avec le temps* était cité une autre fois dans le roman, un chapitre s'intitulait *Va, tout s'en va*.

Le roman de Catherine Cusset avançait à visage découvert. Ça n'a pas été le cas, semble-t-il, pour une autre prise, plus secrète, dans la réserve à titres Ferré. À Montréal en 2014, au TNP de Villeurbanne, en 2016, la chorégraphe Catherine Gaudet a présenté, pour quatre danseurs et danseuses, *Au sein des plus raides vertus*, sans mentionner l'emprunt.

Depuis 2015 lors du festival d'Avignon, presque quotidiennement, à midi, Olivier Py fait du jardin Ceccano un indispensable rendez-vous en entrée libre, résolument populaire, feuilleton théâtral débuté avec *La République de Platon* d'Alain Badiou, continué avec Thomas Jolly et les soixante-dix ans du festival, cette année avec Christiane Taubira et les grands textes politiques qui l'ont inspirée. Sur une quinzaine d'épisodes, dans une mise en espace d'Anne-Marie Liégeois, des élèves de conservatoire et des comédiens délivrent ces textes, présentés, le premier jour, par Christiane Taubira citant Georges Bernanos en 1938 : « Le monde actuel possède infiniment trop de puissance pour ce qu'il a d'honneur », sentence toujours d'actualité, récitant les premières lignes d'*Il n'y a plus rien* : « Écoute, écoute… Dans le silence de la mer, il y a comme un balancement maudit qui vous met le cœur à l'heure », texte qui se termine par « Nous aurons tout », devenu en titre de cette création *On aura tout*. « Dans 10000 ans » ou, de préférence, c'est la règle du feuilleton, « Demain matin ».

15 - C'est nul, c'est beau

Les propos sur Ferré sont, souvent, sans nuances. Comme cette saillie de Gérard Depardieu répondant à Jérôme Garcin : « *Vous chantez Barbara, mais l'écoutez-vous encore ?* La vérité, c'est que je n'ai jamais pu l'entendre depuis qu'elle est partie… Je peux écouter Brel, parce que c'est théâtral et que ce n'est pas très bon. Je peux écouter Ferré, parce que c'est nul, à l'exception, disons des poèmes d'Aragon qu'il a mis en musique. Mais Barbara, c'est proprement inécoutable… (*L'Obs*, n° 2761, 5 / 11 octobre 2017). Citation, de notre part, sans faire couler plus d'encre. Si ce n'est celle, en écho choisi, de la romancière Marie Ndiaye évoquant, lors d'un entretien, Bob Dylan, et terminant son propos : « Quand j'écoute Léo Ferré, je n'ai pas besoin de lire. J'entends que c'est beau ». (*Les Échos Week-end*, 21 octobre 2016).

Françoise Travelet, 1946-2017

Françoise Travelet est décédée au mois d'octobre 2017. Elle était âgée de soixante et onze ans. Professeur de lettres classiques, elle avait terminé sa carrière au lycée Louis-le-Grand, à Paris.

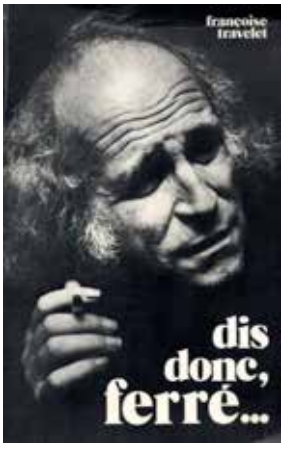
Françoise Travelet était l'auteur de *Dis donc, Ferré…* (Hachette, 1976) et de *Léo Ferré, les années-galaxie* (collection « Poètes d'aujourd'hui », n° 93-2, Seghers, 1986). Elle avait aussi signé de nombreux articles et interviews dans *Le Fait public*, *La Rue*, *Le Monde libertaire*, une présentation des œuvres de Léo Ferré aux éditions du Grésivaudan, le texte du livret d'un coffret rétrospectif de 33-tours chez Barclay…

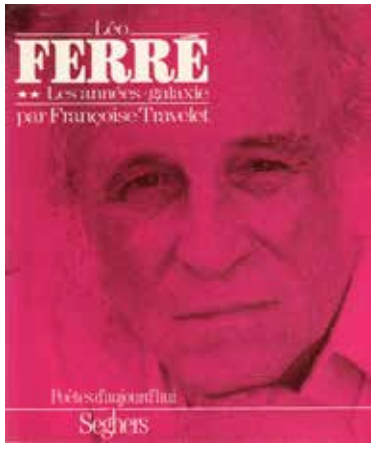
Tous les membres de l'univers ferréen la connaissaient, bien qu'elle ne se fût jamais mise particulièrement en avant. Elle n'a jamais voulu publier quelque photographie que ce soit où elle figurât en même temps que Léo Ferré, n'a jamais rendu publique la moindre lettre, la moindre dédicace du poète.

Exigeante et entière, elle était une femme de caractère, avec un grand franc-parler. Jeune, il lui arriva d'assurer le secrétariat téléphonique de la revue *Le Fait public*. Son ami le journaliste Maurice Séveno devait aller s'entretenir avec une personnalité, mais avait été retardé. Appel de l'homme qui, las d'attendre, décidait de s'en aller : « Vous direz à M. Séveno qu'il n'est pas poli ». Réponse de Françoise Travelet : « Vous le lui direz vous-même ». L'homme était Jean-Paul Sartre. Dans le même ordre d'idées, elle avait un jour mis à la porte un de ses élèves qui l'importunait durant son cours. Ses camarades s'étaient exclamés : « Madame, c'est le fils du Premier ministre ». « Et alors ? », avait-elle conclu. L'élève était le fils Rocard. Il n'y a certes pas là d'héroïsme particulier, simplement l'image d'un caractère.

Je l'avais rencontrée en 1986 – elle avait eu quarante ans peu auparavant. Comme je rédigeais mon premier ouvrage, je l'avais contactée par l'intermédiaire de la revue libertaire *La Rue*, pour lui demander copie de quelques documents. Elle m'a raconté, par la suite, que, dès l'ouverture de ma lettre, mon écriture lui avait plu. Ensuite, la lisant, elle n'y avait relevé aucune faute d'orthographe. Pour cela, j'eus droit à un appel téléphonique, puis à un second, enfin, à un rendez-vous. Nous avions déjeuné dans un restaurant du boulevard des Italiens, au cours duquel elle avait râlé contre la nouvelle cuisine. Mon orthographe eût-elle été moins sûre, peut-être n'eus-je jamais approché Léo Ferré et les siens. Car c'est elle qui, m'accordant presque instantanément une confiance totale, m'introduisit auprès du poète.

Elle avait elle-même rencontré Léo Ferré en 1969, lors d'une interview destinée à la revue *Le Fait public*. Une amitié naquit rapidement et leurs conversations se poursuivirent, à l'époque des magnétophones à cassettes. Il en naquit *Dis donc, Ferré…*, ouvrage publié à un moment où les livres consacrés à l'artiste n'étaient pas aussi nombreux qu'ils le sont aujourd'hui. Portrait frappé au coin d'une observation rigoureuse, écrit dans une langue accessible, dont Maurice Joyeux, de la Fédération anarchiste, disait : « Si Ferré méritait ce travail en profondeur, l'art si difficile de dépeindre les âmes torturées ne





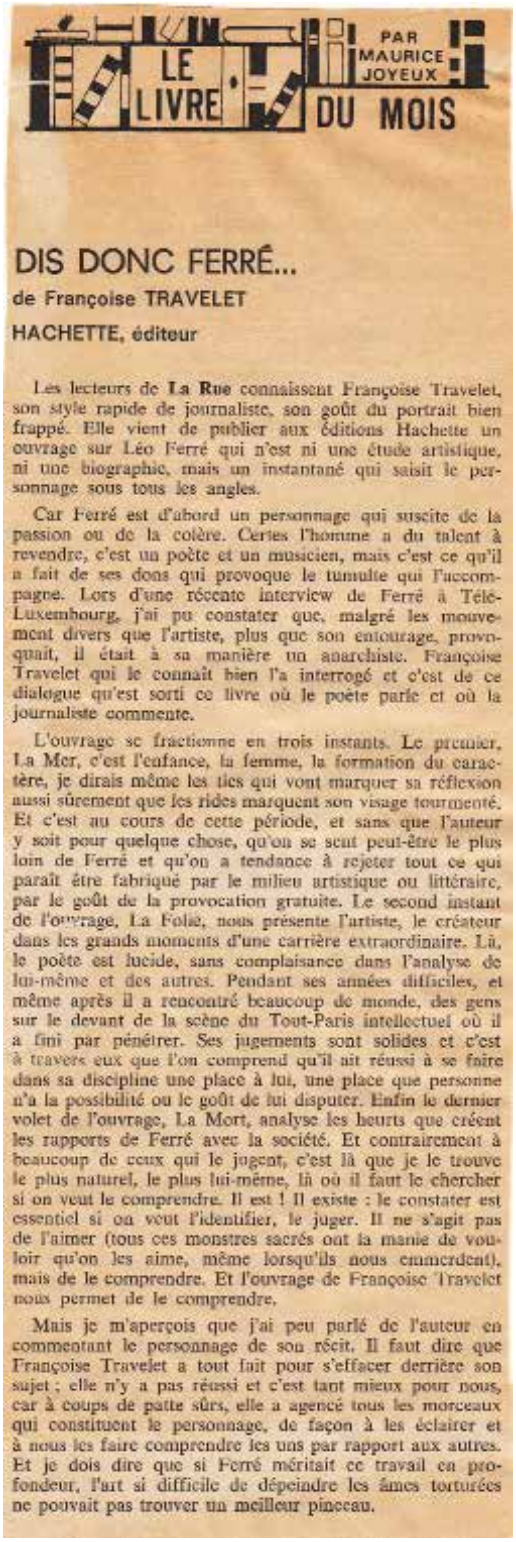
pouvait pas trouver un meilleur pinceau ». Françoise Travelet était l'amie de Joyeux. Il avait été question, un temps, qu'elle rédige sa biographie, mais le projet n'aboutit pas. Dans les années 80, elle m'avait par ailleurs raconté avoir jadis voulu écrire un roman se déroulant dans le contexte des 24 heures du Mans. Plus tard, un roman policier, *Meurtre à Louis-le-Grand*. Rien de tout cela ne se fit.

La fidélité de Françoise Travelet s'exprimait de toutes les manières, quelquefois curieusement. Ainsi, lors du premier récital de Léo Ferré auquel elle avait assisté, en 1969, elle s'était trouvée assise à telle place. Depuis, chaque fois qu'elle allait l'entendre, elle s'attachait à s'asseoir à peu près au même endroit. Lorsqu'il m'arriva d'aller applaudir le poète en sa compagnie, il fallut encore choisir ces fauteuils-là. Je n'avais pas discuté, cela m'amusait et me touchait à la fois. Quand, d'aventure, elle ne pouvait occuper cette place sacro-sainte, elle n'était pas à son aise. Cela peut paraître excessif, mais relève cependant d'une constance à toute épreuve.

Il lui était arrivé de faire « réviser » et réciter le texte du *Bateau ivre* à Léo Ferré, qui avait, au début, des difficultés à le retenir pour le donner en scène, lors du spectacle qu'il consacra aux poètes. Généreuse, elle avait, lors de sa retraite, invité plusieurs dizaines de personnes à Ivry, dans les locaux du Forum Léo Ferré, pour une petite fête. Ce fut d'ailleurs la dernière fois où je rencontrai Kazuko Castanier, la veuve japonaise de Popaul, le pianiste d'autrefois. Avec mon épouse, nous avions emmené Françoise Travelet au cabaret parisien Les uns et les autres, chez Driss, à un dîner-spectacle au cours duquel se produisait Cora Vaucaire, ce qui l'avait ravie.

On me pardonnera, je l'espère, cet article trop personnel. Nous ne sommes pas ici dans une salle de rédaction et l'heure n'est pas aux nécrologies classiques.

Jacques Layani



LE LIVRE DU MOIS

PAR MAURICE JOYEUX

DIS DONC FERRÉ...

de Françoise TRAVELET

HACHETTE, éditeur

Les lecteurs de **La Rue** connaissent Françoise Travelet, son style rapide de journaliste, son goût du portrait bien frappé. Elle vient de publier aux éditions Hachette un ouvrage sur Léo Ferré qui n'est ni une étude artistique, ni une biographie, mais un instantané qui saisit le personnage sous tous les angles.

Car Ferré est d'abord un personnage qui suscite de la passion ou de la colère. Certes l'homme a du talent à revendre, c'est un poète et un musicien, mais c'est ce qu'il a fait de ses dons qui provoque le tumulte qui l'accompagne. Lors d'une récente interview de Ferré à Télé-Luxembourg, j'ai pu constater que, malgré les mouvement divers que l'artiste, plus que son entourage, provoquait, il était à sa manière un anarchiste. Françoise Travelet qui le connaît bien l'a interrogé et c'est de ce dialogue qu'est sorti ce livre où le poète parle et où la journaliste commente.

L'ouvrage se fractionne en trois instants. Le premier, La Mer, c'est l'enfance, la femme, la formation du caractère, je dirais même les tics qui vont marquer sa réflexion aussi sûrement que les rides marquent son visage tourmenté. Et c'est au cours de cette période, et sans que l'auteur y soit pour quelque chose, qu'on se sent peut-être le plus loin de Ferré et qu'on a tendance à rejeter tout ce qui paraît être fabriqué par le milieu artistique ou littéraire, par le goût de la provocation gratuite. Le second instant de l'ouvrage, La Folie, nous présente l'artiste, le créateur dans les grands moments d'une carrière extraordinaire. Là, le poète est lucide, sans complaisance dans l'analyse de lui-même et des autres. Pendant ses années difficiles, et même après il a rencontré beaucoup de monde, des gens sur le devant de la scène du Tout-Paris intellectuel où il a fini par pénétrer. Ses jugements sont solides et c'est à travers eux que l'on comprend qu'il ait réussi à se faire dans sa discipline une place à lui, une place que personne n'a la possibilité ou le goût de lui disputer. Enfin le dernier volet de l'ouvrage, La Mort, analyse les heurts que créent les rapports de Ferré avec la société. Et contrairement à beaucoup de ceux qui le jugent, c'est là que je le trouve le plus naturel, le plus lui-même, là où il faut le chercher si on veut le comprendre. Il est ! Il existe : le constater est essentiel si on veut l'identifier, le juger. Il ne s'agit pas de l'aimer (tous ces monstres sacrés ont la manie de vouloir qu'on les aime, même lorsqu'ils nous enmerdent), mais de le comprendre. Et l'ouvrage de Françoise Travelet nous permet de le comprendre.

Mais je m'aperçois que j'ai peu parlé de l'auteur en commentant le personnage de son récit. Il faut dire que Françoise Travelet a tout fait pour s'effacer derrière son sujet ; elle n'y a pas réussi et c'est tant mieux pour nous, car à coups de patte sûrs, elle a agencé tous les morceaux qui constituent le personnage, de façon à les éclairer et à nous les faire comprendre les uns par rapport aux autres. Et je dois dire que si Ferré méritait ce travail en profondeur, l'art si difficile de dépeindre les âmes torturées ne pouvait pas trouver un meilleur pinceau.

Le Monde libertaire n° 222, mai 1976

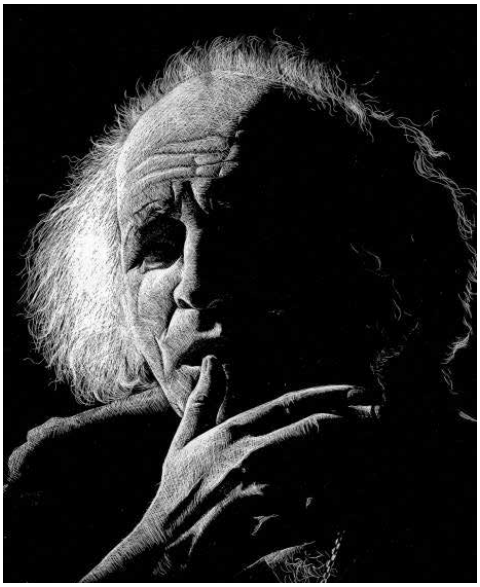
Intégrale Léo Ferré et ses interprètes vol. 2 1957-1962

Annoncée pour 2015, l'*Intégrale Léo Ferré et ses interprètes vol. 2* est sortie en 2017 chez Frémeaux & Associés : période 1957-1962, cinquante-et-une chansons par Ferré, dix-huit par ses interprètes, anthologie plus qu'*Intégrale*.

Sont repris : *Les Fleurs du Mal chantées par Léo Ferré*, *Encore du Léo Ferré*, *Paname*, *Les Chansons d'Aragon chantées par Léo Ferré*, *Encore du Léo Ferré*, deux 45-tours, ainsi que *Comme dans la Haute* et *Les Indifférentes*, deux bonus, dans leur première version, *Les Copains d'la neuille* et *L'Été s'en fout*. Rien d'inédit dans tout ceci. Manquent à l'appel, *La Chanson du Mal-Aimé* et le Barclay de 1962, ce dernier, sans doute, dans une prochaine livraison.

Onze interprètes sont de ce *Vol. 2* : trois présents dans le 1947-1956, Catherine Sauvage, Juliette Gréco et Jacques Douai, huit nouveaux venus, Philippe Clay, Les Trois Ménestrels, Jean Dréjac, Marc et André, Marc Ogeret, Monique Morelli, deux présentes à trois reprises, Renée Passeur et Zizi Jeanmaire.

Une *Intégrale* à suivre, à joindre au double CD paru en 2013 chez Barclay *Les interprètes de Léo Ferré*, pour entendre des Ferré subtilement polyphoniques.



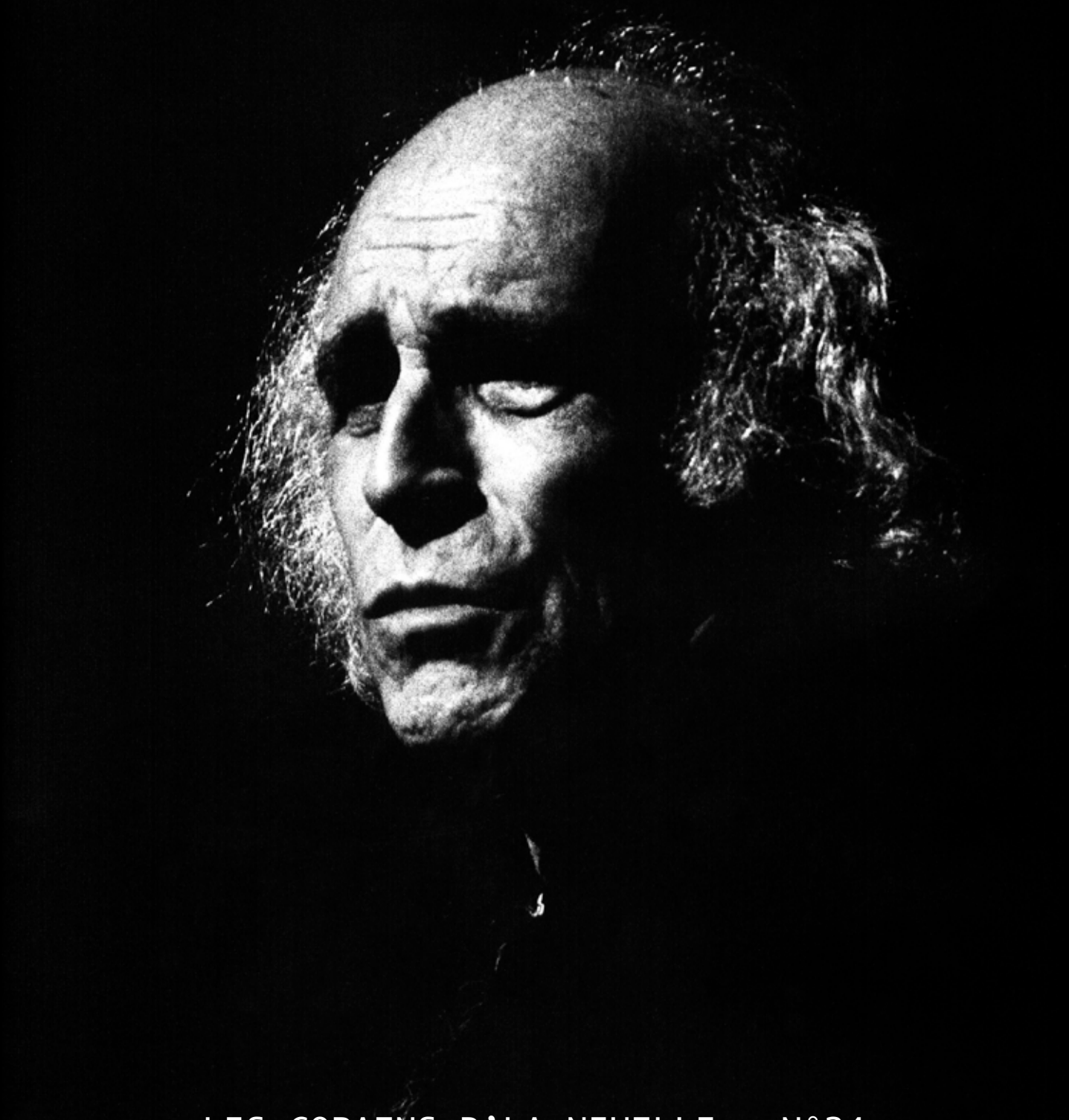
Comme pour la période 1947-1956, un livret d'Olivier Julien accompagne cette livraison.

Léo Ferré legacy

Nous présentions dans notre n° 33, en page 3 de couverture, le DVD de Jean-Pierre Zirn, *Léo Ferré legacy*. La jaquette omettait de préciser l'auteur du dessin, Gilles Poulou, dessin d'après une photographie d'Alain Marouani, illustrant le disque n° 9 *Poètes vos papiers ! Amour Anarchie* de la réédition de quatorze 30-cm Barclay au début des années 80.

Quelques lignes pour annoncer, un peu, du prochain numéro.
En contrepoint de celui-ci et des *Musiciens*. Avec ceux qui disent ou qui lisent Ferré, avec Richard Martin et Michel Bouquet. En espérant pour ce dernier, la sortie en 2018 de l'enregistrement présenté dans *Les copains d'la neuille* n° 33.

Les Copains d'la neuille



LES COPAINS D'LA NEUILLE – N°34